# UNE CHAUMIÈRE

# ET SON CŒUR,



COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES ET TROIS PARTIES,

**Par MM. Scribe et Alphonse,**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 12 MAI 1835.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| LORD WOLSEY........... | M. PAUL. | MISTRESS DOROTHÉE, aubergiste..................... | Mme JULIENNE. |
| JENNY, sa pupille ......... | Mlle E. SAUVAGE | JEDEDIAH, régisseur ....... | M. KLEIN. |
| SARAH, femme de chambre de Jenny.............. | Mme PRAGUE. | DOMESTIQUES. | |
| JOHN GRIPP, fermier....... | M. BOUFFÉ. | FERMIERS, PAYSANS ET PAYSANNES. | |

*La scène se passe, pendant la première et la troisième parties, au château, dans la principauté de Galles, et pendant la seconde partie, dans la taverne du Chariot d'or, tenue par mistress Dorothée, auprès de la ferme de Kendal.*

## ACTE PREMIER.

### PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un salon richement décoré. Portes au fond; portes latérales. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, un guéridon. A gauche, une table couverte d'un riche tapis.

### SCENE PREMIERE.

JENNY, SARAH.

(Au lever du rideau, Jenny assise sur un fauteuil, auprès du guéridon, paraît absorbée et pensive; elle soutient à peine le livre qu'elle lisait.—Sarah entre par le fond.)

SARAH. Je viens de défaire nos malles, nos cartons, et, à peine arrivées... il semble déjà que nous soyons ici depuis huit jours, tant on avait mis de soins, de recherche et d'élégance dans tous les appartemens de ce château... Mademoiselle!.. Elle ne m'entend pas... la voilà déjà, comme à l'ordinaire, dans ses méditations... Mademoiselle!..

JENNY. Eh bien! ma bonne Sarah, que me veux-tu?

SARAH. Qu'est-ce que vous faites là?

JENNY. Je lisais... je pensais..

SARAH. Au lieu de voir par vous-même comment j'ai arrangé vos robes et vos chapeaux, si je n'ai pas chiffonné vos mousselines...

JENNY. Qu'importe?

SARAH. Voilà justement ce qui m'effraye! quand une femme ne s'occupe pas de ce qui devrait l'inquiéter le plus... il y

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre, le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

a quelque chose en elle qui ne va pas bien .. Voilà deux heures que nous sommes dans le plus beau château du monde, et au lieu de le parcourir du haut en bas, de l'admirer comme moi...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Dans un fauteuil, avec tristesse,
Vous restez là pour méditer :
De vos jamb's et de vot' jeunesse
Hâtez-vous donc de profiter ;
Tandis qu' vous êtes jeune et légère,
Hâtez-vous de vous divertir :
Pour se r'poser l'on a, ma chère,
Le temps où l'on n' peut plus courir.

JENNY, *se levant nonchalamment* Tu as raison.

SARAH. Tout ce côté du château est pour vous . et puis, par-là, un salon de musique, et une petite porte qui conduit dans les jardins. Milord, votre tuteur, m'a dit de vous en remettre la clef, pour que vous puissiez, à votre gré, sortir dans le parc, et même dans la foret. Profitez-en... cela vous fera du bien... vous êtes souffrante.

JENNY, *prenant la clef.* C'est possible ; cependant je n'éprouve rien, je n'ai aucun mal.

SARAH. Si vraiment ; le plus grand de tous : vous êtes trop heureuse!.. c'est ce qui vous empeche de sentir votre bonheur. Pauvre orphelhne abandonnée, vous avez été recueillie par milord, qui vous a donné de l'éducation et des talens, qui vous a rendue belle et gentille comme vous v'là ! .. Vous avez pris le ton, les manières des grandes dames, et peut-être aussi leur ennui... car enfin, maintenant, vous n'êtes bien nulle part... A New-York, vous ne parliez jamais que du bonheur de vous retrouver en Europe.

JENNY. C'est vrai.

SARAH. Et quand nous y sommes revenus, vous ne pouviez rester en place. En Italie, vous aviez trop chaud, en Suisse, vous aviez trop froid ; vous ne pensiez qu'à l'Angleterre, votre patrie, au pays de Galles, qui vous avait vue naître ; et milord, sans vous en rien dire, achète ce domaine exprès pour vous ; et rien qu'en apercevant ce canton, ces campagnes, c'était un trouble, une émotion, vous pouviez à peine parler... des larmes coulaient de vos yeux... et maintenant vous voilà calme et indifférente sur ce bien-être et ce bonheur qui vous entourent...

JENNY. Non... non... je ne la suis pas!.. et je pense comme toi, Sarah, c'est une belle chose que la fortune ; mais il y a encore mieux que cela...

SARAH. Et quoi donc, s'il vous plaît?

JENNY. Autre chose... d'autres idées... je ne puis pas te dire ; tu ne me comprendrais pas... Mais je voudrais être loin d'ici, dans les bois, dans une chaumière.

SARAH. Laissez-moi donc avec vos bois et vos chaumières... moi aussi, à New-York, j'ai été dans les bois, puisque mon mari était bûcheron ; il y est mort à la peine, ce pauvre cher homme!.. Etions-nous malheureux!... Mais depuis que je suis devenue votre femme de chambre, je n'ai plus, comme vous dites, l'ombre des bois, le silence des forêts, Dieu merci, et je m'en arrange très-bien. J'ai chez vous de bons appartemens, bien chauffés, une bonne table, un bon lit ; tous les matins, du thé au lait ou du café à la creme, voilà le vrai bonheur!

JENNY. Tais-toi! je te le répète, ma pauvre Sarah, tu me fais mal... tu ne peux ni lire dans mon cœur, ni sentir ce que j'éprouve... car enfin, que suis-je en ces lieux?.. pauvre fille, sans fortune, sans naissance, élevée et protégée par un seigneur jeune encore, riche, aimable, qui m'accable de ses bienfaits ; mais ces bienfaits, de quel droit puis-je les recevoir?..

SARAH. O ciel!.. quelle idée me donnez-vous là?...

JENNY. Non pas que lord Wolsey ait jamais été pour moi autre chose qu'un ami, qu'un père...

SARAH. C'est égal... il n'y a plus à hésiter ; et avec des idées pareilles, il faut prendre un parti... Silence, c'est milord...

## SCENE II.

LORD WOLSEY, JENNY, SARAH.

WOLSEY. Eh bien! ma chère enfant, comment vous trouvez-vous ici, dans notre nouvelle habitation?

JENNY, *d'un air aimable.* Comme partout où je suis avec vous, Milord.

(Sarah passe à droite.)

WOLSEY. Il faut bien que je devine vos goûts, car jamais vous ne me les faites connaître, et, à ce sujet, mis Jenny, j'ai grand besoin d'avoir une conversation avec vous. (*A Sarah, qui veut se retirer.*) Restez, Sarah, je désire que ce soit en votre présence. (*Il prend un fauteuil et s'assied ; Sara, en avance un à Jenny, qui s'assied à la droite de Wolsey. Sarah reste debout derrière le fauteuil de Jenny,*) Je ne puis même différer cet entretien ; car ce soir, à la ville, plusieurs gentilshommes de mes amis donnent, à l'occasion de mon arrivée,

une fête où je ne puis me dispenser d'assister... et peut-être demain serai-je obligé de repartir... Que cela ne vous effraie pas? ce n'est pas sûr encore.

JENNY. Je l'espère bien; que vouliez-vous me dire?...

WOLSEY. Je ne sais trop par où commencer

JENNY. Vous, milord, troublé, embarrassé avec moi? qu'est-ce donc? vous m'inquiétez!

WOLSEY. C'est qu'ici, comme en toutes choses à peu près, il y a du raisonnable et qu'il peut y avoir aussi du ridicule!

JENNY. Pouvez-vous le croire?

WOLSEY. Vous savez, ma chère Jenny, que vous étiez bien jeune lorsque le ciel vous offrit à moi, et je le remercie tous les jours d'avoir placé un tel trésor dans mes mains! J'ai vu avec joie se développer en vous les qualités les plus brillantes! Une seule aurait pu devenir un défaut; défaut bien naturel à votre âge.

JENNY. Et lequel, milord?

WOLSEY. Cette imagination qui se montre parfois chez vous bien vive, bien romanesque, exaltée même... mais c'est aussi la source de tant de bonnes actions, de tant de pensées généreuses... que je n'ai jamais osé en réprimer les écarts.

AIR *d'Aristippe*

Souvent s'élançant dans l'espace,
Où vous aimez vous égarer,
J'ai vu votre cœur s'enivrer
Respectant de si doux mensonges,
Je me taisais... tant j'avais peur,
En dissipant un de vos songes,
De vous enlever un bonheur.

Mais maintenant, cependant, il faut bien vous parler raison. Vous êtes sortie depuis un an de la pension où je vous avais placée... votre beauté, vos grâces, vous font remarquer de toutes parts.... et cela devient effrayant, pour moi, surtout, qui voudrais bien ne jamais vous quitter.

JENNY. Eh bien?

WOLSEY. Eh bien!.. je viens vous faire une proposition qui peut-être va glacer cette ardente imagination dont je parlais tout-à-l'heure... une proposition très-peu romanesque, horriblement bourgeoise...., une chose qui arrive tous les jours, et à tout le monde... c'est un mariage.

JENNY. Un mariage!

WOLSEY. Avec moi.

JENNY, *à part*. Grand Dieu!

SARAH. Je respire!

WOLSEY. *Il se lève. Jenny se lève aussi.* Je sais que vous allez m'objecter mon âge; huit ou dix ans de plus que vous, c'est la vieillesse à vos yeux... et puis jusqu'à présent vous ne m'avez regardé que comme un tuteur..... et un *tuteur amoureux*... mais ce n'est pas mon amour seul que j'ai consulté; c'est votre avenir qu'il fallait assurer; c'est cette idée qui m'a donné le courage de tout braver.... même le ridicule.. .. et s'il est dans le monde quelqu'un qui plus que moi puisse vous rendre heureuse, ne craignez pas de me le dire, de me l'avouer franchement... faites comme moi, Jenny, ne pensez point à moi, et ne songez qu'à vous!

JENNY, *attendrie*. Ah! milord!... Ah! mon ami!..

WOLSEY. Allons!.. allons, mon enfant, calmez-vous! c'est ici une affaire de sang-froid et de raison; surtout pas d'imagination! c'est mon ennemie mortelle... et je suis perdu, si n'écoutant qu'un moment d'exaltation ou de reconnaissance, vous me voyez autrement que je ne suis... j'ai des dehors peu brillans, un caractère froid, souvent sévère; et si vous ajoutez à cela un bon cœur, qui vous aime bien, et une fortune assez belle, voilà tout ce que je viens vous offrir... Il n'y a là-dedans pas la moindre poésie, pas le plus petit roman!... et maintenant que vous voilà prévenue, j'attends votre décision.

JENNY, *baissant les yeux*. J'aimerais mieux ne pas vous la donner de suite.

SARAH, *bas à Jenny*. Y pensez-vous!

WOLSEY. Elle a raison.

AIR *du Pot de fleurs*.

C'est un sentiment de prudence
Auquel je ne peux qu'applaudir;
Car le péril est assez grand, je pense,
Pour qu'elle veuille y réfléchir...

SARAH.

En vain délais faut-il qu'on se consume?

WOLSEY.

Oui, laissez-lui tout le temps d'y songer.
C'est en regardant le danger,
Qu'à le braver on s'accoutume.

(*A Jenny*.) Ainsi, j'attendrai votre réponse, tant que vous voudrez.

JENNY. C'est trop de bontés.

WOLSEY. Et d'ici là, voulez-vous m'accompagner ce soir, à cette fête où l'on m'attend?.. (*La regardant*.) Non, cela vous contrarie... je n'insiste pas; et je vous laisse... Songez à votre situation actuelle, à votre avenir, songez à tout cela, Jenny, et même à moi, qui vous aime comme un père, et comme un amant.... Adieu!...

(Il sort par la porte à droite.)

* Sarah, Jenny, Wolsey.

## SCENE III.

### JENNY, SARAH.

SARAH. Il a bien fait de sortir... je ne pouvais plus y tenir.... J'en suis tout émue, tout attendrie!... Et vous ne lui avez pas sauté au cou! Vous ne l'avez pas embrassé!.. Mais, à votre place, mademoiselle, je lui aurais dit sur-le-champ: Oui, oui... et mille fois oui.

JENNY. C'était impossible.

SARAH. Impossible, dites-vous... impossible! un protecteur si généreux, un ami si dévoué, un époux si tendre...

JENNY. Oui, c'est justement pour cela!. il m'aime tant! il eût été horrible de le tromper!

SARAH. Allons! allons! voilà votre tête qui s'échauffe et qui travaille; nous n'allons plus nous entendre.

JENNY. Si... car il faut bien te dire la vérité...

SARAH. Quoi? vous n'adorez pas.. vous n'épousez pas lord Wolsey.

JENNY. Non!

SARAH. Et pourquoi?

JENNY. J'en aime un autre!

SARAH. Grand Dieu!

JENNY. Apprends donc que je suis née en ce pays, que j'ai passé mes premières années dans ce canton, tout près d'ici! chez le fermier Robert Gripp, dans l'auberge qui était jointe à sa ferme, où j'étais employée à tous les travaux de la maison; je ne désirais rien, je n'imaginais rien autre chose, et quelque rudes que fussent ces travaux ils me semblaient doux, puisque je les partageais avec John! John! le fils de Robert, plus âgé que moi de quelques années, et que j'aimais... comme je l'aime encore... comme il m'aimait lui-même. Peines et plaisirs tout nous était commun... mais, que dis-je?.. des peines.... il n'en existait pas! John n'était-il pas toujours auprès de moi? n'était-ce pas lui qui m'accompagnait dans les champs ou à la ville? qui me protégeait quand quelques voyageurs ivres ou emportés me menaçaient! n'était-ce pas avec lui que je jouais, que je dansais, que j'étais heureuse!.. Tous ces souvenirs sont là... là, toujours présens à ma pensée!

SARAH. Ah! mon Dieu!

JENNY. Lorsqu'un jour des voyageurs étrangers s'arrêtèrent dans notre auberge, et l'un d'eux, qui semblait commander aux autres, me regarda avec attention. — Elle est gentille, disait-il, la petite servante! Cela fera un jour, une jolie ménagère... Veux-tu venir avec nous à New-York; nous partons demain, et notre vaisseau n'est pas loin? — Et moi de refuser; et eux de répondre : *Bon gré, mal gré, tu viendras, nous ferons ta fortune.* Et ce que tu ne croirais jamais, c'est que la lendemain de grand matin, au moment où Robert Gripp venait de partir pour sa ferme de Kendal, ces vilains hommes pensant qu'une enfant, une orpheline telle que moi, n'exciterait ni réclamations ni poursuites, enfermèrent John pour l'empêcher de crier ou de me défendre; et je me vis surprise, enlevée, transportée à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour les Etats-Unis, avant que je ne fusse revenue de l'étonnement et de la frayeur où m'avait jetée cet acte de violence!

SARAH. Quelle horreur!

JENNY. Pendant la traversée, lord Wolsey, qui montait le même vaisseau, et se rendait à Philadelphie pour recouvrer la succession de son oncle, fut frappé de ma jeunesse, et de la crainte que je manifestais à la vue de mon ravisseur; j'étais également attirée vers milord par cet air de bonté et de protection empreint sur tous ses traits... Il apprit de ma bouche même toutes les circonstances de l'enlèvement dont j'avais été la victime: il accabla mon ravisseur de reproches : celui-ci lui répondit avec insolence : des menaces et des insultes, ils en vinrent aux provocations, et comme il arrive souvent, la querelle se vida aussitôt, à bord, sur le bâtiment même.... Ah! je crois voir encore cette scène horrible, où enfin l'adversaire de milord succomba!

SARAH. Quel bonheur!

JENNY. A peine débarqués, lord Wolsey me plaça dans un des premiers pensionnats de New-York, et malgré ses fréquens voyages et les affaires qui l'occupaient, il venait souvent me voir. Il avait changé mon nom de Catherine contre celui de Jenny : c'était le nom d'une jeune sœur qu'il avait perdue!.. (*Mouvement de surprise de Sarah.*) La lecture, les arts, la société habituelle de lord Wolsey, produisaient chez moi un changement rapide et profond; mon esprit, mes manières, tout était changé... mais, non mon cœur.. Le temps, l'absence, l'exil sur une terre étrangère, me rendaient encore plus vives les impressions de mon enfance et les souvenirs de la patrie. Je pensais à John, je ne rêvais qu'à lui. Du fond de mon cœur

qui lui restait fidèle, toutes mes joies, je les lui confiais.... les talens mêmes qui m'étaient donnés, c'est pour lui que je les cultivais... je lui adressais les romances qu'on m'apprenait, et le dessin qu'on m'avait enseigné me servait à retracer son image!

SARAH. Quoi! cette grande figure! ce jeune homme que je trouvais dans tous vos cartons.. c'était lui!

JENNY. Oui, Sarah, c'était lui!.. N'est-ce pas qu'il est bien? n'est-ce pas qu'il est charmant?

SARAH. Oui, pas mal... mais chacun son goût! j'aimerais autant lord Wolsey!

JENNY. C'est que tu n'aimes pas John! c'est que tu ne sais pas, malgré la vivacité de son caractère, combien il était bon... empressé! et comme il m'aimait! les souvenirs de mon enfance ne me quittent pas!... ces habits que j'avais autrefois... j'en ai fait moi-même de pareils, et quand je suis seule, je les mets, je m'en pare... Enfin, trop malheureuse loin de John, je ne pouvais y tenir! aussi, avec quelle joie j'ai vu milord se rendre à mes instances et quitter New-York. Nous avons voyagé en Suisse, en Italie, sous prétexte d'éducation et de santé; mais, en effet, pour me rapprocher de l'Angleterre, pour me rapprocher de John!.. Nous y sommes enfin, et c'est quand je suis sur la même terre, dans le même pays que lui, à quelques lieues peut-être du séjour qu'il habite, que tu veux que je l'oublie, que je le bannisse de mon souvenir?.. c'est impossible!

SARAH. Et ce pauvre milord qui vous aime tant!

JENNY. Ah! c'est là mon supplice, à présent.

AIR : *Muse des bois.*

Oui, je le sens, je l'estime et l'honore,
Et son amour est bien cher à mon cœur.
Mais John aussi depuis long-temps m'adore,
Et John est pauvre, il n'est pas grand seigneur.
Chez nous, dit-on, la gloire ou la richesse
De tout console, et mon tuteur les a;
Mais John, hélas! n'avait que ma tendresse,
Et s'il la perd, qui le consolera?

SARAH. C'est milord qui vient vous dire adieu.

## SCENE IV.

JENNY, WOLSEY, *dans la chambre à droite, parlant à son intendant*, SARAH.

WOLSEY. C'est bien, monsieur Jedediah.. arrangez cela comme vous l'entendrez.

(Il entre.)

JENNY. Qu'est-ce, milord?

WOLSEY. C'est M. Jedediah, mon nouvel intendant, qui vient me parler pour une ferme... mais la voiture est prête, et je pars! je ne reviendrai peut-être que bien avant dans la nuit. (*A Sarah.*) Qu'on ne m'attende pas! (*A Jenny.*) Ainsi, mon enfant, à demain! (*L'amenant au bord du théâtre.*) Avez-vous déjà commencé vos réflexions?

JENNY. Pas encore!

WOLSEY. Je ne suis pas comme vous: j'ai réfléchi depuis que je vous ai quittée, car lorsque vous étiez là, je ne le pouvais pas, j'étais trop troublé et j'ai vu que tantôt j'avais eu tort, j'avais mal agi.

JENNY. Vous, milord!

WOLSEY. Sans doute! Je vous ai demandé une décision, et pour qu'elle soit franche et sincère, il faut que vous soyez libre dans votre choix; c'est à cela d'abord que j'aurais dû songer, et je m'empresse de réparer mon oubli. (*Lui présentant un papier.*) Tenez, mon enfant.

JENNY. Quel est ce papier?

WOLSEY. Il assure votre indépendance; quelque parti que vous preniez, vous pouvez désormais vivre sans moi, vous voilà riche, vous voilà libre

JENNY. C'est trop! c'est trop, milord!.. je n'accepterai jamais!

WOLSEY. Ne craignez rien; je n'ai pas voulu, par-là, gagner mon juge; mais seulement intemettre à ma pupille la dot qui lui appartient, et dont elle peut disposer.

AIR *d'Yelva.*

Si votre choix doit tomber sur un autre,
Cette fortune il doit la recevoir,
Non de ma main, Jenny, mais de la vôtre,
Et de mon cœur si vous comblez l'espoir,
Songeant alors à votre indépendance,
Heureux et fier, je dirai chaque jour:
Je ne dois rien à son obéissance,
Et je dois tout à son amour.

Adieu, Jenny.

(Il s'éloigne.)

SARAH, *bas à Jenny.* Et vous pouvez hésiter encore?

JENNY, *le rappelant.* Milord?...

WOLSEY, *revenant vivement.* Vous me rappelez!... Avez-vous quelque chose à me demander?

JENNY, *baissant les yeux.* Non, sans doute; mais j'aurais voulu vous dire... et je n'ose pas; et puis vous allez partir!

WOLSEY, *vivement.* S'il en est ainsi, je reste, me voilà à vos ordres!

JENNY. Non, je vous en supplie; ne vous privez pas pour moi de cette fête ou vos amis vous attendent... J'ai besoin d'être

seule ; je l'aime mieux. Tu peux te retirer, Sarah ; et vous, milord, partez ! je reste avec le souvenir de vos bontés, de vos bienfaits ! il est des sentimens que ma bouche ne sait, ou n'ose peut-être exprimer... mais, si vous le voulez bien, je vous écrirai.

WOLSEY. Quand cela ?

JENNY. Ce soir, et à votre retour... ou plutôt demain matin...

WOLSEY. J'aurai votre réponse.

JENNY. Oui, milord !

WOLSEY, *la regardant avec amour.* Adieu ! adieu ! Jenny.

(Il sort par le fond. Après qu'il est sorti, Jenny fait un signe à Sarah, qui se retire.)

## SCENE V.

JENNY, *seule.*

Combien je suis coupable !... est-il un homme meilleur, plus aimable, plus aimant ? Je ne puis prononcer son nom sans émotion, et dans mon cœur attendri tout me dit que je devrais l'aimer !... et je l'aime !... ah ! oui, je l'aime ! mais pas comme John ; je donnerais ma vie pour lui ! mais ce n'est pas John !! Quand je pense à Wolsey, je suis tranquille, j'ai du bonheur ; mais quand je pense à John, c'est une ivresse, un transport !... j'ai la fièvre ! ma tête se perd ! je suis folle !... je sacrifierais tout pour me retrouver encore couverte de mes humbles habits, comme aux jours de mon enfance... une chaumière, une chaumière et lui ; la pauvreté, la misère, n'importe, je serais avec lui ! au lieu de cela, ce luxe, ces richesses, ces bienfaits dont on m'accable et qui enchaînent ma reconnaissance, qui me défendent d'être ingrate. (*Lisant le papier que lui a remis Wolsey.*) Il me donne ce château et les bois, les terres qu'il vient d'y réunir ; la ferme de Kendal !... ô ciel ! c'est bien ce nom-là, c'est celle dont Robert Gripp était le fermier, et qui doit sans doute encore être occupée par lui... ou par son fils. La ferme de Kendal, à trois milles d'ici !... et avant d'arriver à la ferme, à deux cents pas du parc, la taverne du *Chariot d'or*, où j'étais servante, où j'étais avec John !... et qui sait ? peut-être y est-il encore ? peut-être en ce moment est-il là qui pense à moi, qui me regrette, qui m'appelle... O ma tête !... ma tête !... elle est brûlante, elle est en feu... je ne vois plus rien que John qui est près de moi ; et avec quelle violence mon cœur s'élance vers lui !... (*Marchant vivement.*) Ah ! cet état est horrible !... je ne puis le supporter plus longtemps ! Là, là, là, à deux cents pas de moi, les souvenirs de toute ma vie ; le repos et la paix !... deux âmes qui s'entendent et se devinent ; le bonheur enfin !... Non, je ne puis y résister ; non, je n'accepterai pas le sort brillant que milord me propose ! ce serait indigne à moi de lui donner un cœur qui dans ce moment est rempli d'amour pour un autre ; et l'honneur, la reconnaissance même m'ordonnent de refuser sa main et ses bienfaits !... Pauvre il m'a trouvée !... pauvre je dois le quitter ; oui, oui, c'est cela !... (*Elle va s'asseoir à la table et écrit.*) J'ai promis à milord de lui écrire... eh bien ! avouons-lui la vérité ! son noble cœur est digne de l'entendre. (*Ecrivant.*) « Je ne peux plus » rester auprès de vous, et ne puis recevoir » vos bienfaits dont je ne suis pas digne. » j'en aime un autre, je ne puis vivre sans » lui. » (*Elle écrit encore quelques mots, et ferme la lettre, puis y met l'adresse.*) Demain, quand je n'y serai plus, on lui portera cette lettre, que je laisse à son adresse ; et cette nuit même... (*Se levant.*) Oui, c'est à celui que j'aime, à l'ami de mon enfance, à mon époux, que je dois aller demander asile. Et ces riches habits ne peuvent plus être les miens !... je les quitterai ! je reprendrai ceux qui me conviennent, ceux que j'entrevoyais toujours comme l'espérance de mon bonheur. (*Montrant le cabinet à gauche.*) Ils sont là !... là ; tout le monde dort ; dans une heure je puis être auprès de John... (*S'arrêtant.*) Mais milord !!! ah ! ne pensons pas à lui, car je ne partirais pas !

(Elle se précipite dans le cabinet à gauche.)

## DEUXIÈME PARTIE.

### SCENE PREMIERE.

MISTRISS DOROTHÉE, *au comptoir à droite;* CHOEUR DE BUVEURS, *autour de la salle à gauche.*

CHOEUR DE BUVEURS, *les uns assis autour de la table, les autres au bout.*

*Air du pas des Nonnes.* (Robert.)

Buvons, compagnons,
Buvons francs, lurons,
La bière
A plein verre,
Afin d'oublier,
Afin d'égayer,
Le sort de l'ouvrier.
A jeun, je n'ai pas un schelling;
Mais quand je bois... oui, soudain,
J'ai des rentes et de l'or,
Et je m'crois un milord.
Buvons, compagnons,
Buvons, francs lurons,
La bière
A plein verre;
Afin d'oublier,
Afin d'egayer,
Le sort de l'ouvrier.

(*Pendant cette dernière reprise, mistriss Dorothée a quitté son comptoir pour imposer silence aux buveurs en leur disant :*)

Chantez plus bas, ou allez dans la chambre à côté.

(Tous les buveurs se lèvent et passent dans la chambre à droite, en chantant toujours.)

### SCENE II.

DOROTHÉE, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Eh bien! eh bien! quel tapage! et surtout quelles chansons!

DOROTHÉE. C'est M. Jedediah, le régisseur du château.

JEDEDIAH. Bonjour, mistriss Dorothée. (*Regardant les buveurs qui sont entrés dans la chambre.*) Les gaillards ne respectent ni la langue, ni les mœurs. (*A Dorothée.*) Mais il me semble qu'il est nuit close, et que votre taverne devrait être fermée.

DOROTHÉE. Que voulez-vous?... je loue cette maison si cher de John Gripp, qui en est le propriétaire... Il n'y aurait pas moyen de s'en retirer, si on ne donnait pas à boire après le couvre-feu... ça n'offense personne...

JEDEDIAH. Que le règlement... et par principe, je suis pour qu'on respecte la morale et surtout le règlement.

DOROTHÉE. Vraiment! Voulez-vous une pinte de bière?

JEDEDIAH. Volontiers..... car j'ai bien chaud...

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

DOROTHÉE, *lui versant.* C'est de ma meilleure! vous ne me dénoncerez pas au constable... vous, mon ancien maître.

JEDEDIAH, *l'interrompant.* C'est bien!

DOROTHÉE. Je me rappelle toujours le temps où j'ai été votre gouvernante.

JEDEDIAH. Et moi aussi!... tu m'as quitté pour te faire cabaretière! établissement honorable, auquel je n'ai pas dû m'opposer...

DOROTHÉE. Et puis, nous ne sommes pas séparés pour toujours...

JEDEDIAH, *lui frappant sur la joue.* C'est bon, c'est bon!... (*Il se lève.*) Il ne s'agit pas de ça... Notre ami John Gripp, ton propriétaire, est-il là-haut?

DOROTHÉE. C'te question!... Est-ce qu'il y demeure?

JEDEDIAH. Non; mais en revenant du marché, où il est allé vendre des bestiaux, il doit s'arrêter ici.

DOROTHÉE. Comment le savez-vous?

JEDEDIAH. Il m'y a donné rendez-vous, pour parler d'affaires; et comme il sera trop tard pour se rendre à sa ferme, il pourra bien souper et coucher ici.

(Il va à table et boit un verre de bière.)

DOROTHÉE. Comme il voudra... A la taverne du *Chariot d'or,* tout le monde est bien reçu pour son argent...

JEDEDIAH. Et même sans cela, John ne serait pas mal accueilli par toi... C'est le plus aimable et le plus beau garçon du pays.

(Il revient auprès de Dorothée.)

DOROTHÉE, *avec fierté.* Eh! que m'importe à moi? Vous devez savoir mieux que personne que ma vertu et mes principes...

JEDEDIAH. C'est bon... c'est bon... Je t'ai déjà dit qu'il ne s'agissait pas de ça... et puis John est riche, il a reçu de son père un bel héritage.

DOROTHÉE. Qu'il est en train de manger...

JEDEDIAH. Il lui reste cependant cette maison-ci qui est d'un assez bon revenu... une taverne bien achalandée... grâce à toi, la belle cabaretière... Et puis, il tient à loyer les meilleures terres du comté, la ferme du Kendal.

DOROTHÉE. Dont le bail vient d'expirer!

JEDEDIAH. Mais on pourra le renouveler; cela dépend de moi.

DOROTHÉE. Vraiment!

JEDEDIAH. Ce domaine vient de passer entre les mains d'un nouveau maître, lord Wolsey, qui est arrivé au château cet après-midi...

DOROTHÉE. Seul?

JEDEDIAH. Non... on dit qu'il y est venu en tête-à-tête avec une jeune dame.

DOROTHÉE. Sa femme?

JEDEDIAH. Du tout.

DOROTHÉE. Sa sœur?

JEDEDIAH. En aucune manière... vous comprenez?

DOROTHÉE. Quelle horreur!

JEDEDIAH. Ça ne m'a pas étonné... ces lords, ces gens de la cour ont des mœurs si dépravées!... et cela a déjà produit un très-mauvais effet dans le canton, parce qu'au milieu de nous autres, bons et simples paysans du pays de Galles...

DOROTHÉE, *avec impatience*. Et vous avez parlé à milord?

JEDEDIAH. Je lui ai présenté mes hommages et mes livres de comptes.

DOROTHÉE. Comment vous a-t-il reçu?

JEDEDIAH. Très-bien. Il n'a pas plus fait attention aux uns qu'aux autres... des grandes manières, des manières comme il faut... pour nous!... J'avais pour moi son valet de chambre à qui j'avais donné un petit pot de vin; car tous ces gens-là sont d'une cupidité!... Milord était donc prévenu d'avance de ma moralité et de mes principes; et il m'a dit: « Je vous conserve » dans mes domaines votre place de régis» seur-général! »

DOROTHÉE. C'est superbe!

JEDEDIAH, *d'un air dépréciateur*. Il y a bien des frais!... Vous le voyez par ce que cela me coûte... Je lui ai parlé alors de la ferme de Kendal, dont le bail était à renouveler; et il a répondu: « Vous connaissez » mieux que moi les gens du pays, je m'en » rapporte entièrement à vous; faites ce » que vous voudrez! » De sorte que j'en suis le maître.

DOROTHÉE. Ce qui est assez avantageux pour vous!... et à qui donnerez-vous ce riche fermage?

JEDEDIAH. Pouvez-vous me le demander? la justice avant tout... Je le laisserai au possesseur actuel... depuis soixante ans, et de père en fils, cette ferme est dans leur famille... D'ailleurs, John Gripp est mon ami! nous jouons, nous buvons de compagnie... nous chassons ensemble le renard... Et, vous le savez, Dorothée, je n'oublie jamais l'amitié.

DOROTHÉE. C'est bien! c'est bien!... et quand se conclut cette affaire?

JEDEDIAH. Ce soir! j'ai donné rendez-vous ici à tous les fermiers du château, pour y régler nos comptes; et John va venir comme eux...

DOROTHÉE. C'est inutile, car John n'aura pas le bail...

JEDEDIAH. Puisque je le lui donne.

DOROTHÉE. Vous vous trompez!... Ce n'est pas à lui que vous le donnerez!

JEDEDIAH. Et à qui donc?

DOROTHÉE. A moi?

JEDEDIAH. A vous, Dorothée?...

DOROTHÉE. Oui, mon bon monsieur Jedediah! à moi, votre ancienne gouvernante!

JEDEDIAH. Permettez, ma chère, vous êtes très-aimable, et je vous veux beaucoup de bien... mais je n'irai pas, pour vos beaux yeux, me fâcher avec John Gripp.

DOROTHÉE. Cela vous regarde.

JEDEDIAH. Il a ma parole.

DOROTHÉE. Peu m'importe!...

JEDEDIAH. C'est très-important... car lui, de son côté, m'a promis deux cents guinées...

DOROTHÉE. Voilà donc la grande raison!

JEDEDIAH. Il me semble qu'elle a assez de poids.

DOROTHÉE. Et à moi, monsieur Jedediah, n'avez-vous rien promis?...

JEDEDIAH. Il ne s'agit pas de ça...

DOROTHÉE. Cette promesse de mariage que vous m'avez faite quand j'étais votre gouvernante?...

JEDEDIAH. C'était bon autrefois...

DOROTHÉE. Et maintenant encore!.. elle est valable!

JEDEDIAH. Que diable! Dorothée, vous n'y teniez pas... vous ne devez pas y tenir... j'ai eu dans ma vie bien des gouvernantes; et je ne dis pas que de temps en temps, je n'ai pas fait des promesses.. tout le monde en fait... mais vous êtes la première qui ayez pris cela au sérieux...

DOROTHÉE. C'est écrit...

JEDEDIAH. Certainement..... mais des écrits de ce genre-là rentrent dans la catégorie des sermens et des paroles d'honneur... *verba volant*, comme on dit; et cela ne doit avoir à vos yeux aucune importance...

DOROTHÉE. Oui, quand je pense à vous, mais quand je pense à votre place!... *Régisseur-général!*.. c'est beau! et en présentant ce papier en justice... (*Elle lui montre un papier, qu'il veut prendre et qu'elle renferme*

*aussitôt.*) ou seulement à milord, comme certificat de votre moralité...

JEDEDIAH. C'est indigne !

DOROTHÉE. La moralité dont lui a parlé son valet de chambre.

JEDEDIAH. Dorothée !. je ne vous reconnais pas là !... et ce n'est pas tant la chose que le procédé qui me fâche... (*Avec sensibilité.*) Abuser ainsi d'un instant d'erreur !. et vous armer contre un ancien ami d'une promesse imprudente!...

DOROTHÉE, *de même.* Eh ! mon Dieu, monsieur Jedediah... si vous me prenez par les sentimens, je ne sais plus me défendre... et me voilà prête à vous rendre ce papier..

JEDEDIAH. Est-il vrai ?...

DOROTHÉE, *d'un air doucereux.* Persuadée que de votre côté, vous n'hésiterez pas à me donner la preuve d'amitié que je vous demande... le bail de la ferme....

JEDEDIAH. Vous y tenez donc toujours?

DOROTHÉE, *tendrement.* Autant que je tiens peu à cette promesse.

JEDEDIAH, *avec un dépit concentré.* Ah ! Dorothée, vous le mériteriez bien.. je devrais....

DOROTHÉE. Quoi donc ?

JEDEDIAH, *lui montrant la promesse.* La tenir ?..

DOROTHÉE, *avec menace.* Si vous vous en avisiez...

JEDEDIAH, *avec joie.* Ah ! cela vous fait trembler !

DOROTHÉE, *froidement.* Pour vous !..

JEDEDIAH. Pour moi !.. (*Avec réflexion*) C'est vrai... il ne faut pas non plus que la colère m'aveugle sur le danger... (*A Dorothée, d'un ton radouci et caressant.*) Allons, Dorothée, allons, qu'est-ce que c'est donc que d'être comme ça ?... vous n'avez pas été toujours aussi méchante... et puisque vous le voulez... je cède (*mouvement de joie de Dorothée*), mais par amitié, par amitié seulement.

DOROTHÉE, *d'un air câlin.* C'est bien.

ENSEMBLE.

AIR : *Petit blanc.*

Plus de haine importune,
Que tout soit oublié ;
Célébrons la fortune,
Ainsi que l'amitié.

JEDEDIAH, *à part.*

Pour fuir ce mariage
Que ne ferais-je point !
Mais si John fait tapage...

DOROTHÉE.

Je m'charge de ce point. (*bis.*)
C'te ferme est donc la mienne ?...

JEDEDIAH, *à part.*

Il le faut bien, hélas !

DOROTHÉE, *à part.*

Ah ! je l'tiens sous me chaîne.

JEDEDIAH, *à part.*

Ah ! tu me le poiras...

ENSEMBLE.

Plus de haine importune,
Que tout soit oublié ;
Célébrons la fortune,
Ainsi que l'amitié. (*bis.*)

(*On frappe en dehors. Mistriss Dorothée se remet à son comptoir ; Jedediah s'asseoit à la table.*)

## SCENE III.

DOROTHÉE, JENNY, *sous ses anciens habits*, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Qui vient là ?

DOROTHÉE, *criant de la place où elle est.* Entrez !

JENNY, *paraissant à la porte du fond, et à part.* C'est ici !.. je reconnais la maison ! Comme le cœur me bat !

JEDEDIAH, *regardant Jenny.* C'est une jeune fille... et elle parait gentille.

DOROTHÉE, *brusquement, à Jenny.* Qui vous amène, la belle enfant ? que demandez-vous ?

JENNY. N'est-ce pas ici la taverne du *Chariot d'or.*

JEDEDIAH, *se levant.* Comme vous dites.

JENNY. Qui appartient à maître *John Gripp?*

DOROTHÉE. Précisément.

JENNY. Est-il ici ?

JEDEDIAH. Est-ce que vous vouliez lui parler ?

JENNY. Oui, monsieur !..

JEDEDIAH. Cela se trouve à merveille, car il va venir.

JENNY, *tremblante, et à part.* Ah !.. j'ai peine à me soutenir...

DOROTHÉE. Et peut-on savoir ce que vous lui voulez ?..

JENNY. Ce que je veux ?.. je le lui dirai à lui-même... J'ai une lettre à lui remettre.

JEDEDIAH. Des secrets intimes ?.. c'est différent...

JENNY, *vivement.* C'est relatif à cette auberge... Je venais lui demander s'il ne pourrait pas m'y faire avoir une place...

DOROTHÉE, *allant à elle et la prenant par la main.* Est-ce que vous seriez cette jeune irlandaise que maître Hapefort, le constable, a recommandée à John ?

JENNY, *hésitant.* Oui... oui... madame.

DOROTHÉE. Vous entendez donc le service ?..

**JENNY.** Autrefois... pas mal, quoique j'en aie perdu un peu l'habitude.

**DOROTHÉE**, *avec ironie*. Alors ça ira bien. Et qu'est-ce que vous demandez de gages?

**JENNY.** Je ne demande rien, jusqu'à ce que je sois au fait du service... si toutefois ça convient à M. John.

**DOROTHÉE.** Ou à moi... ce qui est la même chose.

**JENNY**, *à part*. O ciel !.. (*A Jedediah.*) Est-ce que ce serait sa femme ?

**JEDEDIAH.** Non.... John n'est pas marié...

(Il passe entre Dorothée et Jenny.)

**JENNY**, *à part, avec joie*. J'en étais sûre.. mais elle m'a fait une peur !

**DOROTHÉE.** C'est moi qui suis la maîtresse de cette taverne, je vous reçois... je vous accepte pour servante...

**JENNY.** Et John ?..

**DOROTHÉE.** John est le propriétaire de la maison... celui qui me la donne à loyer.

**JENNY.** Il n'habite donc pas ici ?

**DOROTHÉE.** Non, sans doute... et qu'est-ce que ça vous fait ?

**JENNY**, *embarrassée*. Rien... c'est que monsieur... (*montrant à Jedediah*) me disait qu'il allait venir...

**JEDEDIAH**, *qui est passé entre Dorothée et Jenny*. Souper et coucher ici, attendu qu'il est trop tard pour retourner ce soir à la ferme où il habite.

**JENNY**, *avec joie*. Oh! alors... à la bonne heure !...

**DOROTHÉE.** Comment à la bonne heure !... vous tenez donc beaucoup à voir M. John Gripp lui-même ?

**JENNY.** Oui, madame...

**JEDEDIAH.** C'est tout naturel... si elle a pour lui une lettre de recommandation de M. Hapefort le constable.

**DOROTHÉE.**

AIR : *Ces Postillons.*

Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage?
C'est inutile et l'on voit bien
Qu'ell' vient ici fair' son apprentissage,
R'gardez plutôt son air et son maintien,
Je parirais qu'elle ne s'entend à rien.

**JEDEDIAH.**

Ça ne doit pas empêcher de la prendre.

**DOROTHÉE.**

Oui, pour avoir encore sur les bras
Une ignorante...

**JEDEDIAH.**

A qui l'on peut apprendre
Ce qu'elle ne sait pas.

Car elle est très-intéressante cette jeune fille... et j'aurais, si elle voulait, une bien meilleure condition à lui proposer.

**DOROTHÉE.** Et laquelle ?

**JEDEDIAH**, *à Jenny*. Je n'ai pas de gouvernante dans ce moment et j'en cherche une... c'est une place excellente ; une maison tranquille... un homme seul... Jedediah, régisseur de lord Wolsey !..

**JENNY**, *à part*. O ciel !..

**JEDEDIAH.** Je ne vous promets pas des gages bien brillans ; mais vous pouvez être sûre du moins que du côté des principes et de la morale... (*La regardant.*) Je n'ai jamais vu de tournure comme celle-là...

**DOROTHÉE**, *les séparant*. C'est bon... c'est bon, n'allez-vous pas déjà lui en conter à cette jeunesse ?.. songez plutôt à vos affaires. (*Lui montrant deux fermiers qui entrent par le fond.*) Voilà maîtres Tony et Tuttlhouth, deux fermiers de milord, qui viennent avec vous régler leurs comptes..

**JEDEDIAH**, *aux deux fermiers*. C'est bien, mes enfans, je suis à vous... (*Leur montrant la porte à côté de celle du fond.*) Attendez-moi là... (*Les deux fermiers entrent. A Jenny.*) Toi, ma petite, songe à mes propositions...

**DOROTHÉE**, *passant entre eux*. En v'là assez... (*A Jenny.*) Si vous vous amusez ainsi à écouter les enjôleurs, nous ne serons pas long-temps bien ensemble, il faut dans nos auberges une autre tenue que celle-là...

**JENNY.** Mais, madame...

**DOROTHÉE**, *sèchement*. Votre nom ?

**JENNY.** Catherine !

**DOROTHÉE.** Eh bien, mamzelle Catherine (*montrant la porte à droite*) allez là-dedans servir ces messieurs, et vous irez ensuite faire les lits et préparer votre chambre.

**JENNY.** Comment, déjà ! (*A part.*) Ah !

**DOROTHÉE.** Il faut bien voir si vous êtes bonne à quelque chose..

**JENNY.** C'est juste ! (*A part.*) Heureusement, ce ne sera pas long ! (*Avec reflexion*). Il va venir, il va venir, et tout sera oublié. (*Haut*). J'y vais, madame.

(Elle entre par la porte à droite.)

**DOROTHÉE**, *se retournant, et apercevant encore Jedediah qui suit de l'œil Jenny, entree dans la chambre à droite*. Eh bien!.... qu'est-ce qu'il fait là en contemplation.

**JEDEDIAH**, *poussant un grand soupir*. Ah !

(Il entre dans la chambre où il a fait entrer les deux fermiers.)

## SCENE IV.

DOROTHÉE, *le contrefaisant.*

Ah! encore une à qui il ferait une promesse de mariage, ce M. Jedediah est étonnant, dès qu'il voit une jeunesse, il n'y tient plus... rien n'est plus dangereux que ces vieux garçons! aussi, si jamais on m'y reprend... (*On entend parler très-haut au dehors.*) Ah! c'est John!

## SCENE V.

JOHN GRIPP, DOROTHÉE.

JOHN, *entrant avec mauvaise humeur.* Par l'ame de mon père, que le diable puisse les emporter!

DOROTHÉE. Bonjour, monsieur John...

JOHN. Bonjour... et à boire!

DOROTHÉE. Après qui jurez-vous donc ainsi?

JOHN. Après vos damnés chemins, où j'ai manqué de rester, moi et ma jument.

(Il jette son fouet et son chapeau sur une chaise au fond du théâtre.)

DOROTHÉE. Pourquoi aussi revenez-vous si tard?

JOHN. Est-ce que je ne suis pas mon maître?

DOROTHÉE. Comme il est aimable! prenez donc intérêt à lui!

JOHN. Eh! qui diable vous prie de prendre intérêt à moi? Donnez-moi à souper... c'est tout ce que je vous demande; car je meurs de faim. Quant à ce qui est d'être aimable, nous verrons plus tard, quand j'aurai le temps, mais dans ce moment je n'y pense guère!

DOROTHÉE. Est-ce que vos bestiaux ne se sont pas bien vendus au marché?

JOHN. Très-bien!

DOROTHÉE. Les affaires ont donc été bonnes?

JOHN. Oui...

DOROTHÉE. Vous dites ça comme si elles avaient été mauvaises.

JOHN. C'est qu'elles sont mauvaises... ces imbéciles-là m'ont payé comptant... ils m'ont donné des guinées... et moi quand j'ai des guinées dans ma poche!

DOROTHÉE. Vous avez encore joué!

JOHN. Eh! que voulez-vous qu'on fasse après le marché? surtout quand les autres fermiers sont tous là à jouer à la boule... à vous exciter et à parier... moi, je ne suis pas méchant...

DOROTHÉE. Je le sais bien.

JOHN. Je fais comme eux! aussi, depuis la mort de feu mon père en ai-je vu défiler des vraies livres sterling!

DOROTHÉE. Parce que vous n'avez personne auprès de vous pour vous retenir ou vous donner de bons conseils...

JOHN. N'allez-vous pas me faire de la morale, la tavernière.

DOROTHÉE. Pourquoi pas? vous avez encore une jolie fortune... cette taverne qui vous appartient, et de bons quartiers de terre au soleil... mais tout ça est engagé; on vous a prêté là-dessus, et pour remettre de l'ordre dans vos affaires... il faudrait quelqu'un qui y prît intérêt, comme si elles étaient les siennes.

JOHN. C'est ça... je vous vois venir...... voilà deux ans que vous avez la rage de m'épouser.

DOROTHÉE. Moi!

JOHN. Oui, par saint Georges! vous m'en voulez... et je ne sais pas ce que je vous ai fait... je vous loue cette taverne à un prix modéré; je ne vous tourmente pas pour le paiement, et la moitié du temps, je viens le manger ou le boire ici, avec des amis... enfin, je suis un bon voisin, et un honnête homme, à qui vous devriez vouloir du bien... oh! bien, pas du tout... elle a une idée qu'elle poursuit...

DOROTHÉE. Vous devriez m'en remercier.

JOHN. Laissez-moi donc tranquille... si je voulais comme on dit faire pénitence... je n'aurais qu'à être votre mari...

DOROTHÉE. Pourquoi ça?

JOHN. Pourquoi... pourquoi? parce que votre mari... ce n'est pas moi... c'est tout le monde qui le dit... votre mari serait exposé d'abord à...

DOROTHÉE. A?...

JOHN. A marcher droit; attendu que vous n'êtes pas bonne tous les jours, la cabaretière.

DOROTHÉE. Parce que j'ai de la tête, du caractère, de l'ordre, de l'économie... tout ce qu'il vous faudrait en un mot... aussi, je ne vous en parle plus et vous êtes bien le maître de vous ruiner... si cela vous plaît.

JOHN. Me ruiner! c'est possible... ça en prenait le chemin; mais, grâce au ciel, j'ai en train une bonne affaire qui va rétablir les miennes.

DOROTHÉE. Et laquelle?

JOHN. Ça ne vous regarde pas! maître Jedediah, le régisseur du château, est-il arrivé?

DOROTHÉE. Oui, il est là...

JOHN. Alors je souperai plus tard, je vais le trouver.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

DOROTHÉE. Ce n'est pas la peine.

JOHN, *s'arrêtant*. Et pourquoi cela?..

DOROTHÉE. Il ne compte plus sur les deux cents guinées que vous lui avez promises...

JOHN, *revenant vivement auprès de Dorothée*. Du silence.... qui diable a pu vous apprendre?..

DOROTHÉE. Est-ce que je ne sais pas tout?.. votre bail vient d'expirer pour la ferme de Kendal.., un bail qui serait susceptible d'une grosse augmentation; et au lieu de cela le régisseur Jedediah a promis de vous faire avoir un nouveau bail de douze ans, avec une forte diminution... ce qui dans les mains d'un homme d'ordre serait une fortune superbe...

JOHN. Je le sais mieux que vous!

DOROTHÉE. Ce qui lui permettrait, dans douze ans, de se retirer dans ses propres domaines et de devenir, à son tour, un riche propriétaire.

JOHN. C'est bien mon idée.

DOROTHÉE. Eh bien! mon cher John, il faut y renoncer.

JOHN. Et pourquoi cela?

DOROTHÉE. Parce que vous n'aurez pas de bail.

JOHN. Jedediah me l'a promis pour deux cents guinées... je le tuerais s'il manquait à sa parole!

DOROTHÉE. Et s'il ne pouvait pas la tenir?.. si lord Wolsey, le nouveau maître du château, lui avait ordonné d'en disposer en faveur d'une autre personne à laquelle il porte intérêt!

JOHN. Quelle indignité!.. une personne sans délicatesse qui aura été intriguer auprès du milord.

DOROTHÉE. Comme vous auprès du régisseur?

JOHN. Et si je connaissais seulement cette personne-là.

DOROTHÉE. C'est moi!

JOHN. Vous, mistriss Dorothée!.. c'est vous qui m'enlevez mon bail! on le donne à vous... à une femme!

DOROTHÉE. Je peux prendre un mari! rien ne s'y oppose... et quand on saura que je suis la fermière de Kendal, les épouseurs ne me manqueront pas.

JOHN, *avec désespoir*. Je crois bien! une si belle ferme.

DOROTHÉE. Ils viendront me demander ma main.

JOHN, *de même*. De si bonnes terres, qui peuvent rapporter le double de ce qu'elles donnent.

DOROTHÉE. Ils me presseront tous de faire un choix

JOHN, *de même*. Parbleu!.. des bestiaux en si bon état, et se voir enlever tout cela!

DOROTHÉE. Il ne tient qu'à vous... de les en empêcher.

JOHN. C'est ça! vous y v'là encore!...... quand je disais qu'elle y tenait et qu'elle y revenait toujours.

DOROTHÉE. Moi, du tout, je n'insiste pas... et dès demain j'aurai pris mon parti...., ainsi, dès aujourd'hui, prenez le vôtre... oui ou non, et tout sera dit.

JOHN. A-t-on jamais vu une position semblable.. (*S'approchant d'elle.*) Voyons, ma petite Dorothée, il n'y aurait pas moyen autrement?

DOROTHÉE, *avec fierté*. Que voulez-vous dire?

JOHN. Je dis... à des conditions moins rigoureuses... je t'aimerai tant, Dorothée, que mon amour pourra te dédommager..

DOROTHÉE. Et de quoi? tous les avantages sont pour vous!

JOHN. En un sens, je ne dis pas... mais dans l'autre...

DOROTHÉE. Je ne vois que des bénéfices; nous réunissons l'auberge et la femme.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Vous n'aimez pas à travailler,
De vous remplacer je m' propose;
Je m'charge de tout surveiller,
Pendant que monsieur se repose...
Parler, agir et commander,
Voilà quell' tâch' sera la mienne!
Vous n'aurez qu'à me regarder...

JOHN, *la regardant.*

C' n'est pas ell' qu'aura le plus de peine.

DOROTHÉE. Du reste, aucun embarras pour vous, aucun souci.

JOHN. C'est vrai.

DOROTHÉE. Si ce n'est de boire et de rire avec vos amis.

JOHN. C'est vrai... par malheur, Dorothée, vous n'avez guère d'argent comptant.

DOROTHÉE. Et les deux cents guinées qu'il faudrait donner à Jedediah, et qui vous restent... c'est ça que je vous apporte; et de plus une ferme superbe.

JOHN, *se décidant*. C'est ma foi vrai!... au petit bonheur! arrivera ce qui pourra.. (*lui tendant la main*) affaire faite...

DOROTHÉE, *la prenant*. Et conclue...

JOHN. Et alors qu'on me donne à souper! un bon souper, et une bouteille de vin!.. ça étourdit!

DOROTHÉE. A l'instant même.

JOHN, *allant à gauche et frappant sur la*

*table*. Et dépêchons... les garçons, la fille, il n'y en a jamais ici.

DOROTHÉE. C'est ce qui vous trompe, je viens de retenir une jeune servante que vous adresse M. Hapefort, le constable; elle s'est recommandée de vous!

JOHN. De moi, ou du diable, peu importe!.. pourvu qu'elle me donne à souper et qu'elle ne me fasse pas attendre.

DOROTHÉE. Je vais vous l'envoyer... Adieu! John.

(*Elle va vers la chambre à droite.*)

JOHN. Adieu, Dorothée. (*La regardant.*) plus je la regarde... (*Avec tendresse.*) Dorothée!..

DOROTHÉE, *s'arrêtant et regardant John.* Quoi?

JOHN. Envoie-moi deux bouteilles.

(*Dorothée entre dans la chambre à droite.*)

## SCENE VI.

JOHN *seul*.

Il faut bien ça... car l'épouser pour garder ma ferme... ça n'est pas agréable... Il est vrai qu'il aurait fallu donner à mon ami Jedediah deux cents guinées que je garde, c'est une économie, comme elle dit... oui, une économie qui coûte cher. Et puis, après tout, une fois la noce faite, si ma femme m'ennuie, rien ne m'empêche de l'envoyer promener... Ainsi, morbleu! vive la joie et le bon vin... quand j'en aurai... car on ne se presse pas d'arriver... Holà! Jeannette, Betty, Charlotte! enfin, v'là du monde, c'est bien heureux!

## SCENE VII.

JENNY, *apportant le souper*, JOHN.

JOHN, *toujours auprès de la table.* C'est la nouvelle servante!

JENNY, *tout émue et tremblant de tous ses membres.* C'est lui... le voilà!

JOHN. Eh bien! qu'est-ce qui lui prend donc? elle va jeter le souper par terre. (*Il lui prend le plat des mains et le met sur la table.*) Pas de bêtises, au moins...

JENNY. Comment? il ne me reconnaît pas... John...

JOHN. Cette voix... cette émotion... et ces traits... que j'ai déjà vus... que je connais... Mais non, ce n'est pas possible!..

JENNY. Eh! si vraiment!.. c'est moi.

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

JENNY. John! mon cher John!.. tu ne m'as donc pas oubliée?..

JOHN. Moi! ah. bien oui... je parlais encore de toi l'autre jour à mon oncle!

JENNY. Bien vrai?

JOHN. Je lui disais : « Conçoit-on que » c'te petite Catherine qui était si gentille, » qui aurait si bien achalaudé la maison... » soit ainsi disparue? » Vrai, ça a été une perte pour nous...

JENNY. Pour toi, du moins?

JOHN. Et une fameuse!.. au point qu'à la mort de mon père, j'ai renoncé à faire valoir l'auberge... je l'ai louée.

JENNY. Je le sais bien... et tu as eu raison... Ces lieux que nous avons habités ensemble devaient te paraître si tristes... comme à moi tout à l'heure pendant que je t'attendais.

JOHN. Tu m'attendais! ma pauvre Catherine!.. Et au moins, a-t-on eu soin de toi? as-tu pris quelque chose?

JENNY. Je n'avais besoin de rien... que de te revoir, John!

JOHN. Ça ne m'étonne pas, tu as toujours été un bon cœur, une bonne enfant: Mais que je te regarde encore! comme te v'là grande et gentille... comme t'es formée... te v'là une demoiselle à marier... Voyez un peu comme ça pousse en quatre ans?

JENNY. Il y en a bien cinq.

JOHN. Crois-tu?.. dam! c'est bien aisé à savoir... C'était à la Saint-Martin, l'année d'avant la mort de Robert Gripp, mon père, et nous sommes maintenant...

JENNY. Il y a bien cinq années, te dis-je!.. j'ai trop bien compté tous les instans. Et quel a dû être ton étonnement, ton effroi, lorsque tu ne m'as plus revue!..

JOHN. Pardieu... ils m'avaient enfermé dans le cellier dont je n'ai pas pu briser la porte... sans cela ils me l'auraient payé!

JENNY. Tu m'aurais défendue!

JOHN. Oui, morbleu, par saint George!.. et que je ne touche de ma vie un verre de vin, si je ne les ai pas poursuivis après, pendant deux lieues, que j'en étais en nage, quoi!.. et que j'en ai eu une veste neuve quasiment perdue; c'est comme je te le dis, à ne pouvoir plus la remettre.

JENNY. Mon pauvre John!

JOHN. Et toi, Catherine... Qu'est-ce que t'es devenue? Qu'est-ce qui t'est arrivé?

JENNY. J'en ai bien long à te raconter... et je vais te dire tout cela... d'abord tu sauras...

(*Elle va commencer son récit.*)

JOHN, *l'interrompant.* A la bonne heure! mais si ça t'est égal.. après souper...

JENNY. Comment?

JOHN. C'est que je meurs de faim.

JENNY. Est-il possible!

JOHN. J'ai un appétit d'enragé..

JENNY, *le regardant.* Ah! je suis fâché que tu aies faim.

JOHN. Et moi aussi... j'aimerais mieux ne pas l'avoir.. ça prouverait que j'ai soupé; mais ça ne sera pas long... Mets vite le couvert.

(Il passe à sa droite.)

JENNY. Comment?.. ah! c'est juste. (*Elle va prendre la table qu'elle place avec effort au milieu du théâtre.*) Quoi! il ne m'aide pas?.. ah! que c'est lourd!

JOHN. C'est bien!.. maintenant, mets le couvert.. Mets-en deux! car je ne suis pas fier... tu t'assoieras à côté de moi, le maître et la servante... ça t'étonne!.. il n'y a pas de quoi. Je ne suis pas changé, je suis toujours bon enfant et nous allons ensemble... comme autrefois...

JENNY. Oui... oui, comme autrefois!

JOHN. Je parie que t'as oublié où c'qu'on mettait la nappe...

JENNY *. Oh! que non, tu vas voir... (*Courant au petit buffet.*) Là...

(Elle prend une nappe, ensuite des assiettes qu'elle place sur la table.)

JOHN, *debout près du comptoir et la regardant* Tout juste...

JENNY, *étendant la nappe sur la table.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce c'est que ça? comme c'est gros?

JOHN. C'te nappe-là, c'est superbe!.. de tout le pays, c'est ici qu'est le plus beau linge...

JENNY. C'est possible!.. où est l'argenterie?

JOHN. L'argenterie!.. Ah ça! tu es folle? il n'y en a pas plus maintenant qu'autrefois.

JENNY. Tiens! c'est vrai... (*Montrant des cuillers d'étain.*) Mais au fait, on doit manger aussi bien avec ça. (*Servant les deux plats qu'elle a appportés.*) Là! tout est prêt! à table!

JOHN. A table!

(Ils s'asseoient tous les deux; Jenny à la droite de John, sur un tabouret de bois.)

JENNY *se relevant vivement.* Ah! mon Dieu!

JOHN. Qu'est-ce qui te prends?

JENNY. C'est que...

JOHN. Ce tabouret est un peu dur, n'est-ce pas? Eh bien! vas chercher une chaise!

JENNY, *en va prendre une et s'asseoit.* C'est à peu près la même chose.

JOHN. T'es devenue bien douillette... verse-moi tout plein. (*Elle remplit le verre de John.*) Quand t'es partie, Catherine, t'en souviens-tu? mon père ne voulait quasi pas m'laisser boire de la bière... Aussi, quand nous pouvions en escamoter une bouteille à nous deux.

JENNY. Fi donc!

JOHN. A présent, c'est plus ça... l'ale, le porter, tout y passe, et souvent même du vin... comme un milord... je suis le plus fort buveur du pays... à ta santé... est-ce que tu ne bois pas?..

JENNY. Non, John... je ne bois que de l'eau!..

JOHN. Ah! comme t'es changée!

JENNY, *en soupirant.* Et toi aussi, un peu! (*Elle a fini ce qui était sur son assiette, et elle la lève comme pour la donner à un domestique qui se tiendrait debout derrière elle. Voyant qu'on ne la prend pas, elle dit avec impatience.*) Eh bien!..

JOHN. Eh bien... qu'est-ce que tu fais donc comme ça l'bras en l'air?

JENNY, *se remettant aussitôt.* Rien.... rien... je croyais qu'il y avait là quelqu'un... ou quelque chose pour recevoir cette assiette.

JOHN. C'te bêtise... Eh bien! qu'est-ce que tu cherches?

JENNY. Une serviette!..

JOHN, *s'essuyant la bouche avec la main.* Eh! à quoi bon?

JENNY, *la regardant.* O ciel!

JOHN. Qu'est-ce que t'as?

JENNY, *s'essuyant avec son mouchoir.* Rien! j'ai tort!

JOHN. Que diable de manières as-tu prises?.. ce n'est pas là des façons convenables! ça n'est pas bon ton!.. veux-tu un peu de poisson... là, à côté de ton rosbif?

JENNY. Merci!.. je n'ai plus faim.

JOHN. Moi, ça redouble.

JENNY. Pourvu que je sois là près de toi... à te regarder... Parle-moi un peu de nos anciennes connaissances. La petite Nelly, la blonde, qu'est-elle devenue?

JOHN. Elle est devenue rousse, et puis elle a épousé le colporteur, qui s'est établi mercier au bas du village; ils ont un tas d'enfans; ils sont malheureux comme les pierres! Passe-moi le fromage!

JENNY. Ah! mon Dieu les pauvres gens!.. Et le père Tom-Dick qui nous faisait danser aux fêtes de Noel?

JOHN. Il vient de mourir à l'hôpital!.. Donne-moi donc à boire!

JENNY. Quel malheur! un si brave homme!

JOHN. Est-elle drôle! où voulais-tu qu'il mourût?

JENNY. J'aurais voulu lui donner des secours, lui faire une pension.

JOHN. Pour ça faut être riche, avoir

des guinées... et le peu qu'on a, on le garde pour soi.

JENNY. Est-il possible!

JOHN. Comme de juste! (*Levant son verre.*) A ton tour, mon enfant!

JENNY, *lui arrêtant le bras.* C'est trop, John!

JOHN.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Va, ne crains rien, bien boire est ma science!
Plus d'un bouteille y pass'ra, Dieu merci!
Verse toujours!.. voilà que je commence!

(*Regardant le verre qu'il tient à la main.*)

Salut à toi!.. mon verre!... mon ami!
Je t'aime tant, quand je te vois rempli!
O toi! par qui gaîment le temps s'écoule,
Dans mon sein où j' vais te verser,
Entr', mon garçon! tâch' de te bien placer
Vu que ce soir y aura foule!

(*Il boit.*)

JENNY. En vérité, John, vous vous ferez mal!

JOHN. N'aie donc pas peur, ma petite Catherine...

(Il est près d'elle et la serre dans ses bras.)

## SCENE VIII.

### DOROTHÉE, JOHN, JENNY.

DOROTHÉE, *parlant en dedans.* Oui, oui, monsieur Jedediah, c'est une affaire conclue et arrangée. (*Elle entre.*) Eh bien, est-ce qu'on ne se couche pas, aujourd'hui... v'là tout à l'heure minuit.

JOHN. Fallait bien le temps de souper.

(Jenny et John portent la table au fond du théâtre.)

DOROTHÉE. Votre chambre est prête, monsieur John!.. c'est de ce côté.

(Montrant la porte à droite.)

JOHN. C'est bon!.. on y va!.. Et Catherine...

DOROTHÉE. Ne vous en inquiétez pas... (*Remettant à Jenny un bougeoir.*) Tenez mon enfant.

JENNY, *prenant le bougeoir avec dégoût, à part.* Ah! mon Dieu!.. du suif!

DOROTHÉE. Qu'est-ce que c'est?

JENNY, *timidement.* Rien... je dis que ça sens le suif.

DOROTHÉE. Pardine!.. c'en est. (*Montrant la porte à gauche.*) Voilà votre chambre.

JENNY, *ouvrant la porte et regardant.* Quoi! ce grabat.

DOROTHÉE. Un grabat!.. Toutes les servantes qui l'occupaient avant vous s'y trouvaient à merveille... quatre planches, un matelas, une chaise.

JENNY. A peine si on peut y respirer.

DOROTHÉE. On ouvre la fenêtre... il y en a une sur la campagne.

JOHN*. C'est un vrai boudoir!

JENNY, *avec un soupir, s'approchant de John.* John! je ne peux pas rester ici, j'y mourrais!.. dès demain nous irons à la ferme.

JOHN, *de même.* Comme tu voudras.

DOROTHÉE, *les regardant.* Hein? qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous là à chuchoter?

JOHN. Rien... elle me parle.

DOROTHÉE. Qu'est-ce qu'elle vous dit?

JENNY, *avec impatience.* Que lui importe?.. est-ce que cela la regarde?

DOROTHÉE. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Oui, mademoiselle, cela me regarde, parce que je suis la maîtresse et que vous êtes la servante,.. et je n'entends pas qu'à l'avenir vous ayez des familiarités pareilles avec mon mari.

JENNY. Son mari!..

JOHN, *à Dorothée.* C'est-à-dire, permettez...

DOROTHÉE, C'est tout de même,.. fiancés d'aujourd'hui.

(On entend appeler dans la chambre à droite.)

JENNY, *à John.* Est-il possible?

JOHN, *à demi-voix.* Sois donc tranquille, ne t'inquiète pas.

(Bruit dans la coulisse. Musique. On entend de nouveau appeler dans la chambre à droite, frapper sur la table et les verres.)

JOHN. Eh bien! eh bien! entendez-vous ce tapage?.. ce sont vos convives qui s'apprêtent à partir, et qui demandent le coup de l'étrier.

DOROTHÉE. Eh bien! on y va. (*A Jenny.*) Et vous restez là... debout... immobile?...

JOHN. Est-ce qu'elle sait où sont les clefs de la cave?

DOROTHÉE C'est juste, c'est moi qui les ai... je ne les confie à personne... et pour cause. (*Le bruit redouble.*) On y va, on y va. Sont-ils altérés!

(Elle sort par la droite.)

## SCENE IX.

### JOHN, JENNY.

JENNY, *à elle-même.* Fiancé d'aujourd'hui! il ne savait pas que je reviendrais; c'est égal. (*A John.*) Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Vous, monsieur John, fiancé à cette vilaine femme-là

* Dorothée, John, Jenny.

JOHN. Ce n'est pas ma faute, Catherine, c'est malgré moi ; j'y étais forcé, je ne pouvais pas faire autrement.

JENNY. Et comment cela?

JOHN. Je m'en vais te l'expliquer, parce que, toi, tu as de l'esprit, et tu comprends les choses : Je tenais une ferme, qui maintenant est à peu près toute ma fortune.... elle appartient à lord Wolsey...

JENNY, *avec émotion*. Lord Wolsey!

JOHN. Un riche seigneur que tu ne connais pas.

JENNY. Si vraiment; je te dirai cela, va toujours.

JOHN. Le bail est expiré... et j'allais le ravoir avec une diminution...

JENNY. Il était donc trop cher?

JOHN. Au contraire, il aurait dû être augmenté; mais moyennant deux cents guinées, que je donnais à M. Jedediah, le régisseur.

JENNY. O ciel! M. Jedediah trompait donc milord!

JOHN. Cela ne me regardait pas.

JENNY. Si vraiment, puisque tu en profitais... et ce n'était pas bien, ce n'était pas digne de toi.

JOHN. Si, ma foi! car c'était une fameuse affaire; d'ailleurs, milord est si riche!.. c'est de bonne guerre, c'est de franc jeu... chacun pour soi; mais malgré tout ça... je ne l'ai pas eu.

JENNY, *lui tendant la main*. Tant mieux!

JOHN. Parce que je n'ai pas pu; c'est cette mistriss Dorothée qui l'a obtenu... et qui est venu me dire : « Promettez-moi de m'épouser, et vous aurez la ferme. »

JENNY. Et tu as refusé bien vite?

JOHN. En refusant j'étais ruiné.

JENNY. Eh bien! qu'importe?

JOHN. Comment qu'importe? tu ne comprends donc pas?.. Je vais t'expliquer de nouveau...

JENNY. C'est inutile!.. moi qui te parle, John, j'avais aussi une belle fortune, et je l'ai abandonnée, j'y ai renoncé sans regret.

JOHN. Pourquoi donc?

JENNY. Pour venir près de toi.

JOHN C'te bêtise!.. fallait donc me l'apporter... moi, ça m'aurait dispensé d'épouser Dorothée.

JENNY. L'épouser! tu y penses encore, depuis que tu m'as vue... quand je suis là, près de toi.

JOHN. Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je ne l'aime pas, au contraire? je la déteste... je ne peux pas, la souffrir? et ça fera bientôt un ménage à la diable... ce ne sera pas long.

JENNY. Et c'est pour elle que vous renoncez à moi?

JOHN. Renoncer à toi!.. plutôt mourir, car depuis que je t'ai revue, ça m'a repris... je t'aime bien plus qu'autrefois... je t'aime comme un enragé.

JENNY. Eh bien, alors.

JOHN. Eh bien!

JENNY. Eh bien?

JOHN. Eh bien, ça n'empêche pas.

JENNY. Comment? ça n'empêche pas....

JOHN. Non vraiment!.. et tu ne comprends donc rien! elle sera ma femme, parce qu'elle a la ferme; mais tu seras ma bonne amie, toi... parce que je t'aime.

(La ritournelle de l'air suivant.)

JENNY. O ciel!.. je l'ai voulu, je l'ai mérité... Adieu!

JOHN. Où vas-tu donc?

JENNY. Laissez-moi.

JOHN. Non parbleu!.. Qu'est-ce que c'est que ces manières, et à quoi ça sert?..

AIR : *Allez dormir, ma belle*. (M. Monpou.)

Allons, n'sois pas rebelle,
Un seul baiser, ma belle,
Ton amour est mon bien...
Oui, nos cœurs sont les mêmes,
Et puisqu'enfin tu m'aimes,
Que ça n' soit pas pour rien!

JENNY, *effrayée*.

A l'honneur j'en appelle,
Vous y serez fidèle,
Votre cœur m'entendra!

JOHN.

Quand d'amour tu m'embrases,
N'vas-tu pas faire des phrases?
On n'te demand' pas ça.

ENSEMBLE.

JOHN.

Ne fais pas la cruelle,
Un seul baiser, ma belle,
Ton amour est mon bien...
Oui, nos cœurs sont les mêmes,
Et puisqu'enfin tu m'aimes,
Qu'ça n'soit pas pour rien.

JENNY.

Ma voix en vain l'appelle,
A l'honneur infidèle,
Son cœur n'écoute rien...
Ah! je me hais moi-même;
O désespoir extrême!
Quel destin est le mien!

(*A la fin de cet ensemble, John embrasse Jenny, qui cherche en vain à se défendre.*)

## SCENE X.

LES MÊMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *sortant de la chambre à droite et apercevant John qui veut embrasser*

*Jenny*. Eh bien! par exemple, qu'est-ce que c'est qu'une conduite pareille?

JOHN. Ah! mon Dieu!... ma fiancée!

DOROTHÉE. Je me doutais bien qu'elle venait ici avec des intentions; mais je ne souffrirai pas qu'une petite misérable que j'ai reçue par charité vienne porter le désordre dans mon ménage.

JENNY. Quoi! madame? vous pourriez supposer...

DOROTHÉE. Voyez donc cet air de princesse... Heureusement, la belle inconnue, on sait qui vous êtes. (*Trouble de Jenny.*) Sir Hapefort, le constable, dont vous vous êtes réclamée et qui était en course cette nuit, vient d'entrer se reposer à l'auberge; il ne vous a jamais donné de lettre; il ne vous connaît seulement pas.

JOHN. Eh bien! qu'est-ce que ça fait? moi, je la connais.

DOROTHÉE. C'est une intrigante, une vagabonde.

JOHN. Dorothée! de la modération.

DOROTHÉE. Et pour la sûreté de ma maison, j'ai demandé qu'on l'arrêtât.

JENNY. M'arrêter? ô ciel!

JOHN. Je ne le souffrirai pas, quand je devrais étrangler le constable!... Le premier qui entre, je l'étrangle. (*En ce moment Jedediah entre; mais, le reconnaissant, il dit:*) Ah! c'est vous, mon bon ami, vous êtes bien heureux de ne pas être le constable...

## SCENE XI.

LES MÊMES, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Qu'est-ce que vous faites là? courez donc vite, un événement : lord Wolsey...

JENNY. O ciel!

JEDEDIAH. Il revenait de la ville, d'une fête qu'on lui avait donnée; et près d'ici, dans un des fossés qui longent la route, son postillon l'a versé.

JENNY. Il est blessé?

JEDEDIAH. Du tout, mais il est à pied; et pendant qu'on relève sa voiture, il entre se reposer chez vous; il est là qui cause avec le constable.

DOROTHÉE. Courons le recevoir.

(Elle sort avec Jedediah; John les suit.)

JENNY. Et moi, que devenir, s'il m'aperçoit, s'il me reconnaît? et ce constable qui me menace! Ah! c'est fait de moi!

(Elle s'élance dans le cabinet à gauche.)

* John, Dorothée, Jedediah, Jenny.

JOHN, *rentrant et voyant Jenny entrer précipitamment dans le cabinet.* Eh bien! où va-t-elle donc?

## SCÈNE XII.

JEDEDIAH, LORD WOLSEY, DOROTHÉE, JOHN, DOMESTIQUES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

AIR FINAL.

*Musique de M. Hormille.*

ENSEMBLE.

JEDEDIAH, DOROTHÉE, JOHN, LE CHOEUR.

Grand Dieu! quelle aventure,
Je tremblais de frayeur;
Mais mon cœur se rassure,
En voyant monseigneur.

WOLSEY.

Que chacun se rassure,
Calmez votre frayeur...
Il ne m'est, je vous jure,
Arrivé nul malheur.

(*Il s'assied sur une chaise que lui présente Jedediah.*)

De votre zèle secourable,
Ah! grand merci... Mais, quelle était
Cette affaire dont le constable
A l'instant même me parlait.

DOROTHÉE.

Ce n'est rien, c'est une servante;

JEDEDIAH.

Une jeune fille charmante...

JOHN.

Qu'on veut arrêter...

WOLSEY.

Mais encor,
De quel crime est-elle coupable?

JOHN.

Ell' n'a rien fait... c'est une fable.

WOLSEY.

Ne puis-je la voir?

JOHN.

Oui, milord.

(*Montrant le cabinet.*)

C'est là qu'elle est.

DOROTHÉE.

Quand on n'est pas coupable,
De s'cacher on n'a pas besoin.

JOHN, *allant ouvrir la porte.*

Par saint George! ell' n'est pas loin.

(*Regardant dans le cabinet.*)

Ciel! elle a disparu.

DOROTHÉE.

Par où?

JEDEDIAH, *regardant aussi.*

Par la fenêtre
Qu'elle a laissée ouverte...

DOROTHÉE.

Et qui donn' sur les champs,

WOLSEY.

Elle s'est évadée?

DOROTHÉE.

En emportant peut-être

Mes effets.

JOHN.

Laissez donc!

JEDEDIAH, *se frottant les mains.*

Ah! que d'événemens!

ENSEMBLE.

DOROTHÉE, JEDEDIAH *et* LE CHOEUR.

Grand Dieu! quelle aventure
Partons, suivons ses pas;
Malgré la nuit obscure,
Ell' n'échappera pas;
Oui, dans la nuit obscure,
Partons, suivons ses pas.

JOHN.

Grand Dieu! quelle aventure!
Que je la plains, hélas!
C'est lui faire une injure,
Qu'ell' ne mérite pas...
Oui, dans la nuit obscure,
Partons, suivons ses pas.

WOLSEY.

L'étonnante aventure,
Quel bruit et quel fracas!
Mais dans la nuit obscure,
Ils vont perdre leurs pas.

(*Ils sortent tous en désordre. La toile tombe.*)

# ACTE II.

## TROISIÈME PARTIE.

Même décoration qu'à la première partie. Porte au fond; portes de cabinet. Auprès de la porte, à gauche de l'acteur, table couverte d'un riche tapis. A droite, un petit guéridon auprès duquel se trouve un fauteuil.

### SCENE PREMIERE.

JENNY, *dans ses habits de paysanne, entrant vivement par la porte à gauche, qu'elle referme, et courant se jeter sur le fauteuil qui est auprès du guéridon à droite.*

Je suis sauvée! personne ne m'a vue rentrer!. quelle nuit, bon Dieu!.. et que j'ai eu peur!... Obligée de fuir à travers les champs... craignant toujours d'être poursuivie, et arrivée à ce parc, où je me croyais en sûreté... perdue dans ces nombreuses allées, que je connais à peine; enfin, j'ai retrouvé le sentier qui conduisait à ce pavillon, et grâce à la clef que milord m'avait donnée hier. (*Elle se lève et regarde autour d'elle.*) Je suis donc chez moi! oui, m'y voilà! ce n'es. point un rêve! qu'avec plaisir mes yeux se reportent sur tout ce qui m'entoure! que tout cela est élégant et de bon goût! et quand 'e pense à cette taverne sombre et enfumée... et à ceux qui l'habitent, à leurs manières, à leurs propos, aux sentimens qui les animent... où étais-je, mon Dieu!.. dans un enfer, dans un monde horrible, effrayant, hideux à voir. Ah! que j'étais malheureuse! et s'il fallait être condamnée à y vivre... plutôt mourir!.. Oh! oui, la mort vaut mieux!.. Mais, grâce au ciel! tout cela est dissipé... je renais, je respire!... Qui vient là?.. Sarah!... ma bonne Sarah... quel bonheur!

### SCENE II.

SARAH, JENNY.

SARAH. Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

JENNY. Rien... (*Lui prenant les mains.*) C'est bien elle! (*A part.*) J'ai toujours peur de voir entrer mistriss Dorothée.

SARAH. Déjà levée... au point du jour?

JENNY. Oui, je ne pouvais dormir.

SARAH. Je le vois bien... et ces habits que vous avez là me prouvent que vos vilaines idées vous occupent toujours.

JENNY, *avec embarras.* Non, j'essayais ce matin ce costume; je ne sais pourquoi, un caprice, un souvenir.... le dernier sans doute.

SARAH, *vivement.* Dites-vous vrai?

JENNY. Je te le jure; j'y pense pour la dernière fois.

SARAH. Quel bonheur!.. et comment cela se fait-il? vous, qui hier encore?

JENNY, *vivement.* Ah! c'est que depuis hier... c'est que cette nuit... (*Se reprenant.*) un rêve, un rêve affreux, auquel je ne peux penser encore sans effroi, m'a fait voir de près, ce que de loin mon imagination m'avait montré si brillant et si beau!. j'étais folle!.. et maintenant que j'y pense, j'ai tort de leur en vouloir.

SARAH. Et à qui donc?

JENNY. *sans écouter Sarah et sans la re-*

*garder.* Ils sont ce qu'ils doivent être, ce qu'ils ont toujours été... ce ne sont pas eux, c'est moi qui suis changée; les soins qui m'entouraient, l'éducation que j'ai reçue, m'ont donné une autre existence, des pensées plus généreuses, de meilleurs sentimens, peut-être... et je dois en remercier, je dois en aimer encore plus celui à qui je dois tant de bienfaits.

SARAH. Vous avez raison... et quoique je ne comprenne pas bien encore comment ce changement-là est arrivé...

JENNY. Tant mieux, tant mieux, je ne sais où j'ai l'esprit en te racontant tout cela; n'en parle à personne, et garde-moi bien le secret.

SARAH. Je vous le promets.

JENNY. Mais, je ne veux pas que milord me voie sous ce costume... Je passe dans mon appartement.

SARAH. Oui, mamzelle!

JENNY. Viens m'y rejoindre, j'aurai besoin de toi

SARAH. Je vous suis, le temps de mettre cette chambre en ordre.

JENNY. Ah! quel bonheur!

SARAH. Soyez donc tranquille. (*Jenny entre par la porte à droite.*) Il faut convenir qu'elle a fait là un rêve bien heureux.

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert*

Voilà pour elle, quand j'y pense,
Un' bien bonn' nuit, un bon sommeil!
D' sa foli', d' son extravagance
Ell' s' trouv' corrigée au réveil!
D'aut' pensées en son cœur s'élèvent!...
Ah! quel bonheur pour nol' pa···
Si tous les insensés qui rêvent
Pouvaient se réveiller guéris.

C'est milord!..

## SCENE III.

SARAH, LORD WOLSEY.

LORD WOLSEY. Tu me vois de bien bonne heure, Sarah; mais je t'avoue que je n'ai pas dormi, que je ne puis rester en place... et t'ayant vue entrer chez ta maîtresse, je suis venu savoir si elle était éveillée.

SARAH. Oui, Milord.

WOLSEY. Si elle pouvait me recevoir.

SARAH. Pas encore... Elle s'habille.

WOLSEY. Tâche qu'elle se dépêche... il me tarde tant d'apprendre sa décision, de connaître sa réponse.

SARAH. C'est bien naturel... et pour ma part je ne peux pas lire dans la pensée de mademoiselle... mais j'ai idée que la réponse sera bonne.

WOLSEY. Dis-tu vrai?.. Je ne pourrais jamais assez payer une pareille nouvelle... mais de grâce qu'elle ne me fasse pas languir; car, moi, qui d'ordinaire suis calme et de sang-froid, j'aurais peut-être de la force et du courage contre un grand malheur... mais je n'en ai pas pour commander à l'impatience et à l'agitation que j'éprouve... Va, Sarah... va vite...

SARAH. Oui, milord!.. Pauvre homme qu'il va être content?

(Elle sort par la droite.)

## SCENE IV.

WOLSEY, *seul.*

En vérité je suis honteux de ma faiblesse; mais quel homme serait plus raisonnable que moi? prêt à posséder ou à perdre pour jamais un trésor dont je connais seul tout le prix... car j'ai vu croître et se développer sous mes yeux tant d'attraits, tant de vertus, tant d'heureuses qualités!.. et cette exaltation même que je lui reproche parfois ajoute encore un nouveau charme à ce caractère si candide et si naïf... Oui, je l'ai juré, c'est à Jenny que sera unie ma destinée... à elle ou à personne au monde!.. Mais que les instans s'écoulent lentement!.. cette nuit en rentrant... j'espérais trouver une lettre d'elle, que je n'ai pas reçue... (*Il s'asseoit auprès de la table.*) Est-ce bon ou mauvais signe?.. et cette réponse si désirée... (*Jetant les yeux sur la table.*) Que vois-je!.. son écriture... (*Lisant.*) « A lord Wolsey, à mon bienfaiteur. » (*Tenant la lettre.*) Ah!.. je tremble... (*Il se lève.*) « A mon bienfaiteur. » A quoi bon?.. c'est à mon époux... qu'il fallait dire. Allons, lisons... (*Il lit la lettre tout bas.*) O ciel!.. (*Il la relit encore.*) Elle est décidée à quitter ce château... et à renoncer à mes bienfaits dont elle n'est pas digne... car elle en aime un autre!.. (*Avec colère.*) Un autre!.. Eh! qui donc?.. (*Cherchant à se calmer.*) Allons... allons, que vais-je faire? l'accabler de ma jalousie, de mes reproches... m'avilir à ses yeux, moi qui lui demandais de la franchise... Eh bien! elle m'a obéi... elle ne m'aime pas.. elle en aime un autre...

AIR : *Un jeune Grec.*

Et pourquoi donc en serais-je irrité?
Suis-je de ceux qui voulant tout apprendre,
Vont demandant tout haut la vérité,
Et qui plus tard ne savent pas l'entendre?
De cet aveu naïf et sans détour,
Mon cœur doit-il lui faire un crime?
Non, non... soyons généreux à mon tour;
Si je n'ai pu mériter son amour,
Méritons au moins son estime.

## SCENE V.

SARAH, JENNY, *sortant de la porte à droite, puis* WOLSEY, *dans un fauteuil, à gauche, auprès de la table.*

SARAH*. Oui, mademoiselle, il est là qui vous attend; donnez-lui une bonne parole.

JENNY. Je ne demande pas mieux; mais c'est si difficile à dire: ne me quitte pas, reste près de moi. (*S'approchant timidement de Wolsey.*) Milord, je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir de si bonne heure.

WOLSEY, *qui a tressailli en entendant sa voix, se lève et la salue froidement.* Je suis bien indiscret, peut-être.

JENNY. Oh! jamais... vous savez bien que quand je vous vois je suis heureuse!

WOLSEY, *froidement.* Je vous remercie!

JENNY, *bas à Sarah.* Il n'a pas l'air content.

SARAH. Dites-lui quelque chose de mieux encore.

JENNY, *se rapproche de lui, et après un instant d'hésitation lui dit.* Votre soirée d'hier a-t-elle été brillante?

WOLSEY, *toujours froidement.* Très-brillante.

JENNY. Il ne vous est rien arrivé en route?

WOLSEY, *de même.* Un accident dont ce n'est pas la peine de vous parler.

JENNY, *timidement.* Et pourquoi donc? vous savez bien que tout ce qui vous concerne... (*avec émotion*) me touche et m'intéresse... (*plus tendrement*) que rien de vous ne peut m'être indifférent.

WOLSEY, *froidement.* Oui, je connais votre bon cœur.

JENNY, *bas à Sarah.* Il ne comprend pas; je ne peux cependant dire mieux.

SARAH, *de même.* Vous ne parlez pas assez clairement.

JENNY. Tu crois! (*Se rapprochant de lui.*) Milord...

WOLSEY, *avec un peu d'impatience.* Eh bien!... que me voulez-vous?

JENNY, *avec embarras.* Je ne sais, j'aurais voulu vous dire, vous apprendre...

SARAH, *l'encourageant tout bas.* C'est cela.

JENNY. Ça n'est pas ma faute, milord, mais c'est si difficile à vous avouer!

SARAH, *de même.* C'est bien.

WOLSEY, *avec calme.* Je vous comprends, Jenny, ma présence vous embarrasse.

* Sarah, Jenny, Wolsey.

JENNY, *naïvement:* C'est vrai.

WOLSEY. Vous avez un secret que vous n'osez me confier.

JENNY. Ah! milord...

WOLSEY, *lui prend la main, elle s'arrête avec timidité.*

AIR *de Céline.*

C'est un secret qui vous tourmente,
Et pèse là, sur votre cœur!...

JENNY.

Oui, j'en conviens, je suis tremblante.

WOLSEY.

Et d'où vient donc cette frayeur
Que ma vue ici vous inspire,
Et qui semble vous dominer?

JENNY.

Hélas! je n'ose vous le dire...
Ne pouvez-vous le deviner?

WOLSEY, *à part.* Pauvre enfant! elle redoute ma colère, ou plutôt elle craint de me voir malheureux! allons, ne soyons pas généreux à demi, ne lui laissons pas même la douleur d'un regret ou d'un remords. (*Haut.*) Jenny, écoutez-moi!

JENNY, *s'approchant de lui vivement.* Me voici!

WOLSEY. Depuis hier, j'ai réfléchi.

JENNY. Et moi aussi!

WOLSEY. J'ai vu combien il était peu sensé à moi de songer à vous épouser.

JENNY, *à Sarah.* O ciel!

WOLSEY. Ma raison, que j'ai fini par écouter, m'a démontré tous les inconvéniens d'un pareil mariage; m'a prouvé que je ne devais plus vous aimer, du moins comme je faisais... et quand une résolution me paraît juste et raisonnable, vous le savez, Jenny, quoi qu'il m'en coûte, je sais la tenir... ainsi, mon enfant, que la crainte de m'affliger ou de me faire de la peine ne vous empêche pas de faire un choix... je vous rends votre liberté, comme je vous demande, de mon côté, à reprendre la mienne.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

JENNY, *à Sarah.* Ah! c'est fait de moi!

SARAH. V'là ce que c'est d'attendre si long-temps... les hommes font comme nous... ils changent d'idée!

JENNY, *bas.* Que veux-tu que je lui dise maintenant?

SARAH, *bas.* Rien... il ne veut plus! (*Haut, et passant auprès de Wolsey.*) Et cependant, tout à l'heure encore il me semblait que milord...

WOLSEY. Il suffit, Sarah, laissez-nous! j'ai maintenant à parler en particulier à votre maîtresse.

SARAH. Oui, milord... (*A part, en s'en allant.*) Ah! mon Dieu! quel dommage!..

(Elle sort par le fond.)

## SCENE VI

### JENNY, WOLSEY.

WOLSEY, *se levant.* Nous sommes seuls, Jenny, et vous pouvez parler sans crainte à votre ami, à votre père...

JENNY. Qu'attendez-vous de moi, monsieur?

WOLSEY. Que vous imitiez ma franchise... maintenant que la reconnaissance ne vous oblige plus à cacher vos véritables sentimens, il est tout naturel que je désire les connaître.

JENNY. Que voulez-vous dire?

WOLSEY. Que je viens ici comme votre conseil et votre tuteur, causer avec vous sur le choix que vous avez fait.

JENNY. Moi! je n'en ai aucun, je vous le jure.

WOLSEY. A quoi bon cette dissimulation? je ne vous reconnais pas là, Jenny... c'est la première fois de votre vie que vous ne me dites pas la vérité; voyez plutôt...

(Il lui montre la lettre.)

JENNY. O ciel! ma lettre d'hier soir!

WOLSEY. Je venais ici pour vous annoncer un changement de résolution, pour vous dire que je renonçais décidément à vous épouser, lorsque cette lettre a frappé mes yeux...

JENNY, *à part.* O mon Dieu! (*A Wolsey.*) Vous l'avez lue?..

WOLSEY. Le mal n'est pas bien grand... votre intention n'était peut-être pas de me l'envoyer encore; mais je l'ai trouvée ici à mon adresse; et, après tout, il aurait toujours fallu m'apprendre ce que vous m'écrivez là.

JENNY. Jamais! jamais!.. ne croyez pas, milord...

WOLSEY. Que vous puissiez aimer quelqu'un?... Je vous ai dit, mon enfant, que cela ne m'offensait en aucune façon... et si, comme je n'en doute pas, c'est une personne qui mérite votre tendresse, une personne digne de votre choix...

JENNY, *se tordant les mains.* Ah! je mourrai de honte!

WOLSEY. Eh bien!... vous vous taisez.. son nom?

JENNY. On ne le saura jamais, ni vous, ni personne au monde... D'ailleurs, je vous l'ai dit, je ne l'aime pas, je ne l'aime plus.

WOLSEY. Ce n'est guère probable. (*Lisant la lettre.* « Je l'aime, je l'adore... je » ne puis vivre sans lui. » Vous m'écriviez cela hier soir; nous voici au matin; et ce n'est pas dans l'intervalle de quelques heures... ce n'est pas du jour au lendemain qu'une personne telle que vous peut changer de sentimens... des sentimens aussi violens... (*Voyant Jenny qui s'est caché la tête dans ses mains.*) Eh bien! Jenny, qu'est-ce que cela signifie? ce ne sont pas des pleurs, des sanglots que je vous demande, c'est la vérité... c'est le nom de celui que vous aimez.

JENNY, *joignant les mains.* Oh! milord, milord, je suis une malheureuse et coupable créature... je ne suis pas digne de vos bontés... accablez-moi de votre colère, abandonnez-moi; mais ne m'interrogez pas, ne me demandez rien; car je ne puis rien dire... et si vous deviez jamais connaître la vérité... je crois que je me tuerais.

WOLSEY. C'en est trop! et une pareille obstination .. (*Jedediah paraît à la porte du fond.*) Qui vient là? qui vient nous interrompre?

## SCENE VII.

### JENNY, WOLSEY, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. C'est moi, milord, votre régisseur Jedediah.

JENNY, *à part.* O ciel!

WOLSEY. Que voulez-vous?

JEDEDIAH. Est-il vrai, comme on nous l'a dit, que ce château et ses dépendances appartiennent désormais à miss Jenny, votre pupille?

WOLSEY. Sans doute.

JEDEDIAH. C'est que j'aurais voulu vous parler du bail de la ferme... et d'autres détails d'administration.

WOLSEY, *brusquement.* Cela ne me regarde plus, adressez-vous à elle. (*Lui montrant Jenny.*) Car la voici.

JEDEDIAH. Mille pardons!.. (*Il passe en s'inclinant près de Jenny qui est à droite du théâtre et qui s'asseoit, en lui tournant à moitié le dos**.) J'espère que les renseignemens que milady pourra prendre de moi dans le pays... seront tous à mon avantage, car je puis dire que pour la moralité et les principes. (*Regardant Jenny.*) Ah! mon Dieu!.

WOLSEY. Qu'avez-vous donc?

JEDEDIAH. Je disais... à milady que pour le chapitre de la probité et des mœurs... (*Regardant toujours Jenny.*) Mais c'est un hasard bien singulier!..

* Jenny, Jedediah, Wolsey.

WOLSEY, *avec intention*. Lequel? votre probité...

JEDEDIAH. Eh non, milord, il s'agit de... d'une erreur, d'une absurdité... qui n'a aucun rapport avec la ferme du Kendal... dont je voulais vous parler.

JENNY, *à part*. O mon Dieu!

JEDEDIAH. Deux concurrens s'en disputaient le bail et voulaient, chacun de son côté, venir solliciter... et importuner milady.. qui aurait peut-être été bien embarrassée pour se décider entre eux! Je les ai engagés à réunir leurs prétentions; et comme ce sont, l'un et l'autre, de braves et honnêtes gens... dont milady n'aura que de la satisfaction... si elle voulait les recevoir.

WOLSEY. C'est bien le moment... qu'ils aillent au diable.

JEDEDIAH Ils sont là.

SARAH, *à la porte du fond*, *avec John et Dorothée*. Avancez.

WOLSEY. Eh bien! alors, qu'ils se dépêchent.

## SCENE VIII.

Les Mêmes, JOHN et DOROTHÉE, *amenés par* SARAH.

SARAH. Avancez... miss Jenny est là.

JENNY, *les apercevant*. Ah! c'est fait de moi.

DOROTHÉE * *un peu au fond du théâtre*, *donnant le bras à John*. Salut, milord, milady, et toute la compagnie.

WOLSEY. C'est bon; dites à ma pupille ce qui vous amène.

DOROTHÉE, *s'avançant près de Jenny*.

AIR *de la Bergère châtelaine*.

C'est au sujet de c'te ferme
Qu'il nous faut poor nous marier,
Pour c'qu'est d'bien payer soo terme,
Il n'y a pas d'meilleur fermier.
J' somm's pauv'. mais not' cœur renferme
Honneur, probité, bonne foi...

(*Levant les yeux sur Jenny et s'arrêtant.*)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi!

JEDEDIAH, *à part*.

Ça lui fait l'même effet qu'à moi.

JOHN *étonné*, *regarde Dorothée*.

Qu'est-c' qui lui prend?.. ell' dont l'usage,
Est d' parler toujours si long-temps.

(*S'avançant près de Jenny***.)

Oui, milady, c'est qu'an village
Que l'on trouve des cœurs constans.
Aussi, nous ferons bon ménage,

* Jenny, Dorothée, Jedediah, John, Wolsey.
** Jenny, John, Dorothée, Jededia, Wolsey.

Car, nous nous aimons, elle et moi...

(*Levant les yeux sur Jenny et s'arrêtant.*)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi?

DOROTHÉE.

V'là qu'il est aussi bête que moi!

JOHN.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi?

JEDEDIAH *et* DOROTHÉE.

Ça lui fait l'même effet qu'à moi. (*bis.*)

DOROTHÉE, JOHN *et* JEDEDIAH, *parlant*, *tous trois ensemble entre eux*. Hein! dites donc... c'est inconcevable, n'est-ce pas?... et si on n'était pas ici... dans ce château.

WOLSEY, *à Jedediah avec impatience*. Ah çà!.. qu'avez vous donc?

JEDEDIAH. Rien, milord... c'est John Gripp...

SARAH, *toute tremblante*, *et regardant attentivement John et Jenny*. O ciel! John Gripp!

(Jenny fait de loin des signes à Sarah pour lui imposer silence.)

WOLSEY, *regardant Sarah*. Et elle aussi! je ne vois que des visages interdits... êtes-vous donc tous frappés de vertige. (*Allant à Jenny.*) Qu'est-ce que tout cela signifie?*

JENNY, *cherchant à reprendre de la fermeté*. Je ne saurais l'expliquer, milord... et comme je n'ai ici d'autres droits que ceux que je tiens de vous-mêmes... c'est à vous de décider, et de répondre à leurs demandes.

(Elle lui fait la révérence et sort par la droite.)

## SCENE IX.

WOLSEY, JOHN, DOROTHEE, JEDEDIAH, SARAH.

JOHN, *la saluant pendant qu'elle sort*, *à Dorothée*. Etions-nous bêtes.... regardez, regardez donc cette tournure et c'te belle robe! c'est impossible.

(Sarah passe à droite du théâtre, et se tient derrière lord Wolsey.)

DOROTHÉE. Vous avez raison.

JEDEDIAH. C'est ce que je me suis dit.

WOLSEY. Et de qui donc parlez-vous? le saurais-je enfin?

JOHN. Oui monseigneur, c'est qu'autrefois mon père Robert-Gripp avait chez lui, à la taverne du *Chariot d'or*, une petite orpheline nommée Catherine, qui avait été enlevée par des voyageurs...

WOLSEY. O ciel!

JOHN. Il y avait plus de cinq ans qu'on ne savait ce qu'elle était devenue, quand elle s'est présentée, c'te nuit, à la taverne.

* Jenny, Wolsey, John, Dorothée, Jededia, Sarah

WOLSEY, *vivement.* Cette nuit! en êtes-vous bien sûr.

SARAH, *à part.* O mon Dieu!

DOROTHÉE. Pardine, c'est moi et M. Jedediah qui l'avons reçue... elle venait de mander M. John.

JEDEDIAH. Et une place de servante!

DOROTHÉE. C'est elle que le constable voulait arrêter, et qui venait de s'enfuir quand vous êtes arrivé.

WOLSEY, *avec colère.* Non... je ne puis le croire...

SARAH, *à part, avec abattement.* Je n'en doute plus!

JOHN. Oh! ce n'est rien encore, et v'là le plus étonnant... c'est que c'te petite paysanne... cette servante... ressemble à milady...

JEDEDIAH. Que c'est à s'y méprendre!

DOROTHÉE. Sauf l'élégance et la noblesse?

JOHN. Que l'autre petite ne pouvait pas avoir.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

C'est la nuit seul'ment que j' l'ai vue,
Et j'viens de voir l'autre au grand jour;
L'une est un' servante ingénue
Et l'autre un' grand' dam' de la cour,
Qui est riche et brillante à c' qui m' semble,
Tandis qu' l'autr' n'a rien... Ça suffit,
Pour prouver que ça se r'semble
Tout comme le jour et la nuit.

WOLSEY, *s'efforçant de sourire.* Tu as raison!.. je sais maintenant ce que cela veut dire... et je sais qui a causé à tous votre erreur... je vous l'expliquerai... Allez, Jedediah, dressez ce bail avec mistriss Dorothée. nous le signerons tantôt. (*Ils sortent tous par la porte du fond; John est prêt à sortir, milord le rappelle.*) Vous, John, restez, j'ai des renseignemens à vous demander sur les terres que vous faites valoir.

JOHN. A vos ordres milord...

SARAH, *à Wolsey.* Milord, ne croyez pas...

WOLSEY, *à Sarah, à demi-voix.* Prévenez votre maîtresse... qu'elle vienne, je le veux!..

SARAH, *à part.* Oh! mon Dieu! qu'est-ce que cela va devenir?.. (*Regardant John, à part.*) Madame Gripp! la belle avance!

(Elle sort par la porte à droite. Jedediah et Dorothée sont sortis par la porte du fond.)

## SCENE X.

### WOLSEY, JOHN.

(Wolsey s'assied sur un fauteuil à droite du théâtre.)

JOHN, Puisque votre grâce me fait l'honneur de me le demander, il ne faut pas qu'elle croie qu'ici la terre est des meilleures... ça donne bien du mal et ça rapporte peu...

WOLSEY. Je n'en doute pas! Vous dites donc, John, que vous avez été élevé avec cette petite Catherine... qui a été enlevée par des voyageurs...

JOHN. Oui, milord.

WOLSEY. Et que vous vous aimiez tous deux...

JOHN. C'est la vérité!.. elle surtout! car, moi, vous entendez bien .. depuis le temps, je l'avais oubliée... mais elle... c'te pauvre fille! elle y pensait encore... témoin c'te nuit où elle est venue me retrouver, dans un bon motif s'entend, car elle croyait que je l'épouserais...

WOLSEY. Vraiment!

JOHN, *riant.* Elle le croyait; mais ça ne se pouvait pas, parce que primo d'abord, j'avais des engagemens avec mistriss Dorothée qui m'aime aussi... elles m'aiment toutes... et puis vous le comprenez, milord.

AIR : *Vaudeville du Premier prix.*

On n' peut, surtout pour le mariage,
Prendre une fille qui est sans bien,
Et pour Catherine, c'est dommage.
Tout ce qu'elle a, du reste est, si bien
Elle a d' beaux yeux, un cœur fidèle;
Elle a des vertus, des appas...
Et ce qui me déplaît en elle,
C'est seulement ce qu' ell' n'a pas.

WOLSEY. C'est penser en homme sage et raisonnable.

JOHN. N'est-ce pas? Quant aux terres dont vous me parliez... c'est sablonneux en diable... il n'y a que du sable... du beau sable à la vérité...

WOLSEY, *lentement et le regardant.* Mais si Catherine, que je connais du reste, était un bien meilleur parti que mistriss Dorothée...

JOHN. Que me dites-vous là?..

WOLSEY. Si elle avait à elle des terres, des fermes... si elle était riche?..

JOHN. Cette pauvre enfant!..

WOLSEY. Hésiterais-tu encore à l'épouser?

JOHN Moi! mon bon Dieu!.. mais je l'ai toujours aimée! je vous le disais tout-à-l'heure... et hier quand elle est revenue ça m'a fait un effet... que ça m'avait repris comme autrefois... et quand j'ai vu qu'elle ne voulait seulement pas se laisser embrasser le bout du doigt... je n'y tenais plus... je l'aimais comme un enragé, et si malheureusement elle ne s'était pas ensauvée... je ne sais pas ce que ça serait devenu!..

WOLSEY, *avec intention.* C'est bon... ça

suffit... et tu es bien persuadé de sa tendresse...

JOHN. Cette pauvre chère fille... elle ne peut pas vivre sans moi... elle vous le dirait elle-même si elle était là, si je pouvais la retrouver.

WOLSEY, *se levant*. Je m'en charge... je me charge aussi de lui donner en dot, pour t'acheter des fermes et des métairies, au moins cinq mille livres sterlings.

JOHN. C'est-y possible!.. cinq mille sterling!..

WOLSEY, Mais tu promets de la rendre heureuse?

JOHN. Heureuse!.. mais je la rendrai cinq mille fois heureuse!.. pour commencer je, vais envoyer promener mistriss Dorothée... Ah! bien oui, une femme qui n'est pas bonne du tout, et qui n'est pas belle... vous l'avez vue, d'ailleurs, et puis c'était comme un instinct... je n'ai jamais pu la souffrir?..

WOLSEY C'est bon... laisse-moi!

JOHN, *qui était prêt à sortir*, *revient*. V'là, milord, tout ce que vous aviez à me dire sur vos terres...

WOLSEY. Oui, mon garçon...

JOHN, *revenant et d'un air embarrassé*. Il ne faudrait cependant pas croire qu'elles sont si mauvaises qu'on pourrait vous le dire... Il y a du sable, c'est vrai... mais en dessous, bien en dessous... et c'est encore d'un bon produit... c'est pas pour moi, puisque j'y renonce, et que j'abandonne le bail à mistriss Dorothée.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Mais loin d'la diminuer, je l' pense,
Vous pourriez l'augmenter encor,
Je vous le dis en conscience,

W

Assez, te dis-je.

JOHN.

Oui, milord.

WOLSEY.

Va tout disposer, je l'exige.

JOHN.

Comm' ça dooble une passion,
Quand la fortune vous oblige
A suivr' votr' inclination.

ENSEMBLE.

JOHN.

Je vais tout rompre à l'instant même,
L'amour me f'ra tout refuser,
C'est désormais Cath'rin' que j'aime,
Et je reviens pour l'épouser.

WOLSEY.

C'est en vain, dans mon trouble extrême
Que je cherchais à m'abuser;
Oui, je le vois, c'est lui qu'elle aime;
C'est lui qu'elle doit épouser.

(*John sort.*)

## SCENE XI

### WOLSEY, JENNY.

Jenny entre par la porte à droite, et se dirige lentement vers la gauche du théâtre.

WOLSEY. Allons, allons, du courage! c'est elle! (*Apercevant Jenny qui entre pâle et les yeux baissés, il lui dit avec douceur.*) Vous vous êtes fait bien attendre, miss Jenny...

JENNY. Oui...Sarah m'avait dit que vous me demandiez... mais je n'osais... j'aurais voulu me cacher à tous les yeux et surtout aux vôtres...

(Elle cache sa tête entre ses mains.)

WOLSEY, *s'approchant d'elle*. Calmez-vous, Jenny! et tâchez de m'entendre de sang-froid. (*Après un instant de silence.*) Vous vous doutez bien que je sais tout... je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles maintenant.

JENNY. Ah! milord!

WOLSEY. Ne m'interrompez pas, et voyons, dans la position où vous vous êtes mise, le meilleur parti qui vous reste à prendre... nous vivons dans un temps où peu-à-peu et grâce au ciel toutes les distances s'effacent, et en fait de mariage, il n'y a plus guère d'inégalité de rang, de naissance, ou de fortune; cependant il en existe une autre; celle de l'éducation... celle-là on ne peut la braver impunément; car avec elle il n'y a pas en ménage de bonheur possible... et vous concevez vous-même que votre ton, votre langage, vos manières ne s'accorderont jamais aux yeux du monde avec celle de M. Gripp.

JENNY. Ah! de grâce!..

WOLSEY. Je ne dis pas cela pour vous faire changer d'idée, ni contrarier en rien vos inclinations : on l'essayerait en vain... et d'ailleurs telle n'est pas mon intention... mais je dis seulement que ne pouvant l'élever jusqu'à vous, il faut dans votre intérêt même descendre jusqu'à lui... et voici ce qui me semble convenable...vous quitterez ce pays où votre sort passé nuirait à votre bonheur à venir... vous irez dans le Northumberland...j'y ai là une habitation charmante, à mi-côte, et dans la plus riante situation... auprès, est une riche métairie, des prés, des bois, des champs vastes et fertiles que votre mari fera valoir, et dont vous pourrez vous-même surveiller l'exploitation...c'est là que s'écouleront vos jours, près de votre mari... près de celui que vous aimez... vous serez heureuse et moi

aussi... puisque j'aurai assuré votre bonheur...

JENNY. Ah! milord, je ne sais comment vous remercier, non de vos bontés... dès long-temps, j'y suis accoutumée... mais du soin que vous prenez de relever à ses propres yeux une pauvre fille qui regardait comme le plus grand de ses malheurs la perte de votre estime.

WOLSEY. Moi! Quelle idée!

JENNY. Je l'ai mérité, je le sais..., aussi, résignée à mon sort, je subirai tous les châtimens que vous ordonnerez... même le plus grand de tous... celui de ne plus vous voir... mais ne me condamnez pas à épouser John Gripp... je vous le demande en grâce! je vous le demande à genoux!

WOLSEY, *la relevant*. Que faites-vous?.. et qu'entends-je?.. O ciel!..

JENNY. Ah! vous saurez tout ce qui s'est passé dans mon cœur... je puis maintenant tout vous avouer, je n'en serai pas plus malheureuse... Eh bien! oui, sous ce ciel étranger où vous m'avez conduite, j'avais conservé les premières impressions de mon enfance, et le souvenir de ces lieux que ma tête romanesque avait embellis, et que l'éloignement même favorisait encore; car la réalité n'était pas là pour détruire les rêves que mon imagination avait créés... aussi, quand pour rester fidèle à mes premiers sermens, je renonçai à la fortune et à l'amitié... quand remplie d'espoir, de souvenirs, d'enthousiasme, j'arrivai dans ces lieux que je croyais regretter...près de celui que je croyais aimer!.. ah! que le désenchantement fut prompt et rapide! pour dissiper tous mes rêves, détruire mes illusions, et me rendre enfin à moi-même, il n'a fallu, ni les conseils du temps, ni ceux de la raison... il n'a fallu que l'aspect de la vérité... la vérité horrible... hideuse! ce que je voyais ressemblait si peu à ce que j'avais rêvé, que saisie d'effroi, d'horreur et de dégoût, je me suis enfuie en fermant les yeux: je ne les ai rouverts qu'ici... et alors je me suis comprise moi-même, et j'ai vu clair dans mon cœur... oui, je m'étais fait un être idéal... en qui j'avais tout réuni: vertus, noblesse, générosité!... tout cela je l'avais rêvé... ou plutôt tout cela existait près de moi, et je perds tous ces biens au moment où j'en connais tout le prix!

WOLSEY. Que dites-vous?

JENNY. Oui, milord, je l'ai juré! je ne vous verrai plus! je veux fuir! je veux m'ensevelir loin de vous dans quelque retraite!.. mais avant de vous quitter à jamais, et pour que je sois punie autant que je l'ai mérité, pour que vous jugiez vous-même du châtiment qui m'est réservé... Je vous aime...

WOLSEY. Jenny!

JENNY. Et si je vous fais un tel aveu, c'est que séparés désormais je sais que rien ne peut nous réunir, que vous ne m'aimez plus, que mon imprudence et mes fautes m'empêchent d'être à vous... et qu'après ma démarche d'hier et de cette nuit...

WOLSEY, *vivement*. Rassurez-vous, personne ne la connaîtra, personne ne pourra jamais soupçonner..

JENNY. O ciel! et comment?

WOLSEY. Fiez-vous à moi du soin de sauver mon amie et ma femme...

(Il l'embrasse avec transport.)

JENNY, *hors d'elle-même*. Qu'entends-je?

WOLSEY, *lui prenant la main*. Reste là! près de moi!

## SCENE XII.

### JEDEDIAH, DOROTHÉE, JOHN, WOLSEY, JENNY, SARAH.

JOHN, *se disputant avec Dorothée*. Oui, morbleu, vous pouvez garder le bail, et votre main... je ne tiens pas plus à l'un qu'à l'autre: qu'est-ce que c'est que tout ça? auprès d'un mariage d'inclination!

DOROTHÉE. Ah! vous le prenez ainsi.. eh bien! soit.

JEDEDIAH. Silence, donc, devant milord et devant miss Jenny!

JOHN, *s'approchant de Wolsey*. Me v'là, milord, et d'après votre promesse, j'ai tout rompu.

WOLSEY. Tu me vois désolé, mon garçon, j'espérais te servir et cela n'est plus en mon pouvoir... la femme de chambre de miss Jenny a disparu du château.

JOHN, *étonné*. Comment, la femme de chambre!

WOLSEY. Oui, cette petite Catherine... que nous avions rencontrée dans nos voyages. Frappés comme vous de son étonnante ressemblance avec ma pupille, nous l'avions emmenée, prise à notre service, et nous lui portions un véritable intérêt... la preuve, c'est que j'espérais, comme je te l'ai dit, lui donner une dot considérable et la marier avec toi...

JOHN. Eh bien?..

WOLSEY. Eh bien! elle vient de confier à sa maîtresse qu'elle t'avait aimé autrefois quand elle était enfant, mais qu'hier en te revoyant, cet amour-là s'était en allé sur-le-champ.

JOHN. Ça n'est pas possible!

WOLSEY. Ça l'est tellement, qu'elle a déclaré que pour rien au monde elle ne t'épouserait, et qu'elle est partie...

JOHN. Partie... et sa dot?

WOLSEY. Sa dot aussi...

JOHN. Ah! mon Dieu... en voilà du malheur...

DOROTHÉE. C'est bien fait.

WOLSEY. Elle est allée se réfugier bien loin d'ici, dans le Northumberland.

JENNY. Où nous irons bientôt la rejoindre

JEDEDIAH. Quoi! milady quitterait ce pays?

JENNY. Oui, monsieur Jedediah, (*regardant Wolsey*), dès ce soir... (*Bas.*) Et pour jamais.

JOHN, *de l'autre côté, s'adressant à Dorothée avec qui il a parlé bas.* Allons, Dorothée... vous ne serez pas cruelle... et puisque je reviens à vous!

DOROTHÉE. Votre servante!... j'en ai un autre en vue! et puisque j'ai maintenant à moi toute seule le bail de la ferme... qui est tout dressé et que milord et milady m'ont promis de signer...

JENNY. Volontiers!... mais à une condition expresse... c'est que vous consentirez à épouser John Gripp qui vous le demande!... je le veux.

JOHN. Ah! milady, que de bontés!..

JEDEDIAH. M'en voilà débarrassé.

JOHN. Ça sera toujours un dédommagement et une consolation... car vrai, Dorothée, ce n'est parce que vous êtes là... mais l'autre valait mieux...

JENNY, *bas à Sarah.* Viens, Sarah... je te dirai tout. Ah! que je suis heureuse!...

JOHN, *à Jedediah, sur le devant du théâtre.* Qui aurait dit ça de cette petite Catherine... que ma vue produirait cet effet-là sur elle... et qu'elle m'abandonnerait.. Ah! les femmes!...

JENNY, *à Wolsey.* Partons, milord.

JOHN. Je suis une vrai victime.

JEDEDIAH, *montrant Dorothée.* Puisque tu l'épouses...

JOHN. C'est ce que je voulais dire!...

DOROTHÉE. Hein...

JOHN. Rien.

JENNY, *au public.*

AIR *du Vaudeville des Frères de lait.*

Je me trompais, exaltée et légère,
Quand je disais : *Sa chaumière et son cœur.*
Pour être heureux, un cœur, une chaumière,
Ne suffisent pas, j'en ai peur;
Et cependant, reprenant mon erreur,
Moi, débutante, inconnue, étrangère,
Je me croirais au comble du bonheur,
Si je pouvais ce soir, dans ma chaumière,
De mes juges gagner le cœur.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Fragment de Gustave.*

Oui, voilà dans ces lieux le bonheur de retour,
Célébrons en ce jour et l'hymen et l'amour.



FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

